

N° 42. — 4 Novembre 1921

LES TROIS MOUSQUETAIRES

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



DE GUINGAMP

PHOTO PATHÉ

= LES TROIS = MOUSQUETAIRES

(PATHÉ-CONSORTIUM ÉDITEUR)

sont publiés en feuilleton dans
les importants quotidiens de Province

Le Petit Marseillais
MARSEILLE

La Petite Gironde
BORDEAUX

Le Petit Méridional
MONTPELLIER

L'Ouest-Éclair
RENNES

La Dépêche du Nord-Est
REIMS

*Le Journal des Ardennes
et du Nord-Est*

Le Télégramme du Nord

*Le Télégramme
du Pas-de-Calais et de
la Somme*

*La Dépêche du Centre
et de l'Ouest*
TOURS

La Loire Républicaine
ST-ÉTIENNE

La Montagne
CLERMONT-FERRAND

Le Combat Périgourdin
PÉRIGUEUX

-- Succès de Location formidable --
plus de 800 Etablissements ayant retenu

Les Trois Mousquetaires

Le Numéro 1 fr.

N° 42

4 Novembre 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs		ABONNEMENTS	
France	Un an 40 fr.	3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tél.: Gutenberg 32-32		Étranger	Un an 50 fr.
	Six mois 22 fr.	Les Abonnements partent du premier de chaque mois.			Six mois 28 fr.
	Trois mois 12 fr.	(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)			Trois mois 15 fr.
	Un mois 4 fr.				Un mois 5 fr.
Chèque postal N° 309 08				Paiement par mandat-carte international	

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina Badet, Gaby Morlay, Marcel Lévesque, Musidora, Madeleine Aile, Sandra Milowanoff, Huguette Duflos, Léon Mathot, René Cresté, Georges Biscot, France Dhélia, Paul Capellani, Juliette Malherbe, Ginette Archambault, Baron fils, Georges Mauloy, Gina Relly, Jean Dax, Geneviève Félix, Edouard Mathé, Georges Melchior, Nadette Darson, Romuald Joubé, Simon Vaudry, Jeanne Desclos, Charles Vanel, Stacia de Napierkowska, Fernand Hermann, Maguy Deliaç.

LOUISE COLLINEY

Votre nom et prénom habituels ? — Colliney Louise.

Quel est le premier film que vous avez tourné ? — La Fleur des Ruines, d'Abel Gance.

De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — « Irène », de Gaston Roudès.

Aimez-vous la critique ? — Oui, certes, lorsqu'elle est honnête et que, sous l'étiquette « critique », elle n'est pas simplement une publicité plus ou moins chère.

Avez-vous des superstitions ? fétiche ? nombre favori ? — Petites choses sans intérêt.

Quelle est la fleur que vous aimez ? — J'adore les fleurs et pas une seulement, mais toutes.

Aimez-vous les gourmandises ? — Hélas ! toutes aussi.

Quelle est votre ambition ? — Tourner enfin un rôle qui soit intéressant dans une œuvre intéressante.

Si vous vous reconnaissez des qualités... des défauts... quels sont-ils ? — Seuls, mes intimes pourraient vous renseigner... et ils ne veulent rien dire !

Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — Parmi tant d'autres : Bataille, Samain, Chopin, Debussy, et Beethoven.

Votre peintre préféré ? — Claude Monet et Rodin comme sculpteur.

Quelle est votre photographie préférée ? — Une toute autre que celle que je vous donne, mais dont je n'ai plus, hélas ! le cliché.



Cliché Blake Studio

Les artistes désireux de prendre part à notre petit recensement sont priés de nous en aviser sans tarder.

Louise Colliney

ASSOCIATION DES "AMIS DU CINÉMA"

L'Association des Amis du Cinéma, formée entre les Rédacteurs et les Abonnés de CINEMAGAZINE, a été fondée le 28 Avril 1921.

Buts de l'Association :

1° Fournir aux fervents de l'écran l'occasion de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Les Amis du Cinéma peuvent correspondre au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à Deux francs par an.

Nous tenons à la disposition des Amis notre insigne pour la boutonnière. Il existe également monté en broche pour les dames. Le prix en est de Deux francs. Ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements, afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

Plus nous serons nombreux, plus nous serons à même d'atteindre les buts que poursuit notre Association.

Nos Lecteurs nous écrivent

Le Havre, le 21 octobre 1921.

« Monsieur,

« Recevez toutes mes félicitations pour l'organisation de votre magazine, qui renferme des renseignements précis, explicites et instructifs, concernant l'art muet. Cette revue est en tous points parfaite. »

Mlle ALLORY, Le Havre.

Quimper, le 22 octobre.

« Fervente lectrice de votre publication depuis son apparition, toutes les semaines c'est avec un réel plaisir que je la lis. Tous les articles sont très intéressants, et grâce à Cinémagazine, en allant au cinéma, je sais ce que je vais voir. »

UNE FIDÈLE LECTRICE QUIMÉROISE.

Montreux, le 21-10-1921.

« Messieurs,

« Je suis heureux de me voir abonné à Cinémagazine ; l'intérêt que je lui porte est sans cesse croissant. C'est la seule revue du cinéma que je connaisse pour être aussi parfaitement illustrée et intéressante.

« J'applaudis sans réserve à votre excellente idée, qui permet maintenant aux véritables adeptes du cinéma d'échanger leurs impressions par la « correspondance des Amis du Cinéma ».

« Bravo, trois fois bravo!!! »

Paul THIÉVENT, Montreux.

« Lecteur assidu depuis le premier numéro de votre intéressante revue, j'ai suivi avec intérêt la progression de votre association des « Amis du Cinéma », et j'ai compris tout l'intérêt que cela représente pour « l'art muet ». Je ne peux donc faire autrement que vous envoyer mon adhésion.

« Je tiens à vous féliciter pour Cinémagazine qui est bien la plus parfaite revue de cinéma, le cher journal que l'on ouvre le vendredi matin et que l'on lit sans sauter une seule ligne, car tout en lui est intéressant.

« Sur ce, veuillez trouver ici l'expression de mon entier dévouement à Cinémagazine. »

Jacques DELAGE,
La Garenne-Colombes.

« Plus je lis votre publication, plus je la trouve attrayante. Vraiment, votre journal réalise tous mes désirs, et je le place au-dessus de toutes les revues du même genre que je lisais avant l'arrivée de Cinémagazine. »

L. CROUAN,
Brest.



SIMONE GENEVOIS

L'AUTRE matin, dans la foule enthousiasmée des spectateurs du Kid, j'ai plusieurs fois entendu cette phrase injuste :

« Nous n'avons pas, en France, de gosse semblable à celui-là ! » Certes, Jackie Coogan, le remarquable petit partenaire du grand comédien Charlie Chaplin

petits acteurs français que j'aime beaucoup et dont j'ai déjà eu le plaisir de vous parler dans le N° 17.

Ainsi que la fleur dans un jardin, l'enfant au cinéma c'est toute la beauté d'un tableau. Vous souvenez-vous avec quel talent le bon maître Pouctal a su faire vibrer

merite des éloges sans réserves. Il est admirable d'un bout à l'autre du film, ainsi, du reste, que ses petits partenaires qui commencent son rôle à l'âge de quelques semaines, puis de quelques mois : et c'est là tout l'art véritablement génial de Charlie Chaplin que de savoir nous faire rire et pleurer avec un rien, un détail et d'avoir su trouver le gosse qu'il fallait — *The right man in the right place* — pour, à ses côtés, immortaliser le Kid.

Mais, de là à dire que nous n'avons pas de gosses semblablement intelligents, c'est un propos injuste qu'il ne faut pas laisser s'accréditer parmi nous, car ce serait méconnaître les véritables qualités de tous ces bons



SIMONE GENEVOIS DANS "Travail"

cette corde sensible dans son beau film *Travail*.

Le petit Fabien Haziza jouait Nanet, le frère de Josine, l'enfant affamé qui, volant du pain, réédite le geste de Jean Valjean.

Simone Genevois symbolisait avec toute sa blonde et enfantine beauté Nise Delaveau, l'enfant riche ignorant les misères voisines et vivant entourée d'un luxe qui insulte inconsciemment les privations subies par tous ceux que l'humanité lui a donnés pour sœurs et pour frères, et qu'une société, de plus en plus mal faite, sépare, les uns contre les autres, avec des grilles de propriétés.

Les grilles de propriétés !... Ah !... parlons-en !... et quels délicieux tableaux Pouctal créa lorsqu'il nous fit voir les gosses bourgeois et assez mal élevés, Nise Delaveau, Paul Boisgeline et Louise Jolivet s'émerveiller du bateau qu'avait construit Lucien Bonnaive, accompagné de Nanet et d'Antoinette, les petits plébéiens, gentils tout plein. Simone Genevois, avec ses cheveux blonds retenus par un gros nœud de soie semblait la petite reine de cette

fête enfantine où, sans s'en douter, la chère petite, elle symbolisait un des côtés de cette barricade que la guerre même n'a pas su démolir.

Après avoir joué les petites bourgeoises, nous avons vu Simone Genevois jouer à la fin d'un film de G. Champavert, le petit dieu malin qui, les ailes déployées, le carquois plein de flèches et l'arc tendu, était le plus joli petit Eros qu'il soit possible d'imaginer.

Simone Genevois n'a pas interprété que

des rôles épisodiques. Tout comme Mary Osborne, elle a interprété des rôles beaucoup plus importants.

Dans une série qui fut éditée par l'Eclipse, elle joua *La Tisane*, *Un Ange a passé* et *Comme au Cinéma*. Dans ce film que nous avons vu, il y a près de trois ans, Simone Genevois jouait le rôle de la fillette d'une dame veuve courtisée par un officier de marine.

Pendant que sa mère flirte, Simone faisait d'audacieuses randonnées en trottinette. Dans un élan mal pris, elle va culbuter un monsieur et une dame. La dame grogne et le monsieur qui se dit peintre se fait aimable et offre de faire le portrait de la turbulente gamine dont l'esprit est toujours en éveil.

Pendant les séances de poses, elle saisit des propos qui l'intriguent d'autant plus qu'elle a beaucoup entendu parler d'espions et d'espionnage par l'officier de marine qui, aussitôt la guerre terminée, deviendra son papa.

Et menant toute l'action avec un naturel charmant qui serait du grand art chez un artiste classé, Simone démasque le faux peintre et le fait arrêter en disant

— c'était le sous-titre de la fin — « Tout s'est bien terminé, comme au cinéma ! »

Les grandes qualités de Simone Genevois la firent remarquer par M. Caillard, directeur et metteur en scène de la « Visio-Film » qui édita quelques films charmants tels que *Popaul et Virginie*, d'Alfred Machard joué par le petit Touze et la petite Crétot.

Simone créa le rôle d'Anaïk dans *Poucette* ou *le plus petit détective du Monde*. Elle y fut paysanne jusqu'au bout... du



SIMONE GENEVOIS
DANS "Un Ange a passé"

nez, et, une fois de plus, elle nous démontra avec quelle admirable facilité d'assimilation les enfants savent s'adapter à n'importe quel changement de situation.

Nous l'avons vu élégante dans *Travail* et dans *Comme au Cinéma*. Elle fut divine en Eros tout nu, brandissant un carquois, et elle nous apparût petite paysanne parfaite dans *Un Ange a passé*, comme dans *Poucette*.

Nous devrions encourager le film joué par des enfants. J'ai vu il y a deux ans d'admirables féeries américaines exclusivement interprétées par des enfants. Nul directeur ne voulait les louer, alors — j'en suis certain — qu'elles auraient obtenu un succès considérable auprès du public.

En France, M. Caillard a fait des films joués par nos meilleurs petits interprètes. Ces films ont-ils eu la place qu'ils méritaient aux écrans ?... Non. Car je sais des cinémas qui ne les ont pas voulu programmer.

Alors que chaque jour et de toutes parts on réclame et du film français, et du film moral ; nous voyons des films comme *Poucette*, *Popaul et Virginie*, *Les Gosses dans les Ruines*, *Petits Enfants de France*, etc., être pour ainsi dire inconnus du public français.

Artistiquement, c'est d'une injustice inconcevable.

Commercialement, c'est d'une négligence qui n'a pas de nom.

Depuis *Petit Ange*, dans quel film avons-nous vu Régine Dumien ?

Depuis *Travail*, dans quel rôle nous est apparue Simone Genevois ? Je connais un certain Roger Pinaud, jeune premier de cinq ans, qui, si on lui en donnait à casser, casserait les carreaux tout aussi bien que Jackie Coogan.

Nous savons tous de quelle renommée méritée jouit auprès du public Mary Osborne et son complice d'escapades, L'Afrique.

Nous savons tous qu'il y a des enfants gais, intelligents, jolis, ayant déjà tourné et avec succès des films, pourquoi ne pas continuer les séries et même en créer d'autres.

Mary Osborne tournait dix films par an. Depuis un an Simone Genevois et Régine Dumien n'en ont pas tourné dix à elles deux !... Qu'est devenue la délicieuse fillette qui tourna Canzonette dans *Tue-*



DANS "La Tendresse" AU VAUDEVILLE EN 1921

la-Mort et fut la jolie fleur de ce cinéroman ?

Des grincheux me diront : « Pourquoi pousser des parents à faire de leurs enfants des petits cabotins !... »

D'abord des cabotins, il y en a dans tous les métiers et celui où, à ma connaissance, il y en a le moins, c'est dans le monde des théâtres.

Puis l'emploi des enfants au cinéma est assez lucratif, bien entendu il faut que l'enfant soit joli, intelligent et en très bonne santé.

On m'objectera qu'ils ne peuvent pas aller à l'école régulièrement. Et puis après ? Pensez-vous qu'il ne soit pas possible, vu l'extrême jeunesse de ces petits interprètes, de retarder l'école d'une ou deux années ?

Je dois pourtant dire que Simone Genevois est une écolière très studieuse et n'ayant donné que des satisfactions à ses maîtres. Simone, vedette de cinéma, ne voudrait pas être la dernière de sa classe. Quand elle manque la classe quelques semaines, elle se fait envoyer les devoirs

et, pour rien au monde, elle ne voudrait en omettre un seul.

— Mais alors, c'est une petite perfection !...

— Je ne vous ai jamais dit le contraire.

— Elle tourne des films, c'est une écolière irréprochable...

— Et une petite mère adorant ses poupées, car Simone a des poupées auxquelles elle raconte ses grandes joies et ses petits chagrins. Les poupées de Simone, presque un titre de film. C'est tout un poème !... Quand l'une d'elles n'est pas sage à son idée, elle l'enferme dans un placard avec le « Masque aux dents blanches » nom qu'elle a donné à son gros ours en peluche qui, au jour de l'an, lui fut envoyé par un anonyme admirateur.

Maintenant, si vous voulez connaître la grande passion de Simone, c'est le chou à la crème. Quand elle en a un peu sur le bout du nez, elle semble encore plus jolie et plus espiègle. Son rêve, être metteur en scène...

V. GUILLAUME DANVERS.

“Cinémagazine” aux États-Unis

LOS ANGELES-HOLLYWOOD

De notre envoyé spécial :

Si feu M. de la Palisse avait honoré de sa présence la Californie, il eût certainement prononcé ces paroles : « Los Angeles est une ville, Hollywood en est une autre, située à une dizaine de kilomètres de la première... » Et il aurait eu raison et pour cause.

Nous avons l'habitude, en France, de considérer Los Angeles comme étant le lieu de production des grands films américains. C'est une grande erreur. Los Angeles est seulement le marché commercial d'Hollywood. Je m'explique. Un studio d'Hollywood vient d'enregistrer les dernières scènes d'une nouvelle bande ; ne croyez pas que, comme chez nous, le film va moisir pendant des semaines et quelquefois des mois dans un carton. Non, si le film est terminé le jeudi, il est présenté le vendredi et passe quelques jours après dans un établissement de la ville. Si le public trouve le film bon, il tient l'affiche aussi longtemps qu'une pièce de théâtre dans un grand théâtre. Pendant ce temps, on tire des centaines de copies du film pour toutes les

villes des États-Unis, et une ou deux semaines plus tard le film passe partout. Voilà comme on travaille ici. Beaucoup de Français s'imaginent certainement qu'en débarquant à la gare de Los Angeles, ils vont immédiatement découvrir des tas de studios et voir de nombreux artistes, c'est une grosse erreur. On ne trouve à Los Angeles que les bureaux des maisons d'éditions. Mais si vous prenez le railway, vous vous trouverez transportés à Hollywood en 50 minutes, et là vous pourrez voir des studios et des artistes. Vous en verrez même à satiété, car on ne voit guère que ça. Le premier studio que l'on aperçoit en arrivant à Hollywood, est celui de W. S. Hart, actuellement fermé, car le célèbre « Justicier de l'Ouest » a momentanément exprimé le désir de se retirer des affaires. N'ayez aucune crainte, le feu sacré le reprendra quelque jour plus ou moins proche.

Ce qui frappe le plus dans le studio de W. S. Hart, c'est la petite colline au pied de laquelle il est bâti. Sur cette colline on a l'impression de revoir d'un seul coup tous les films cow-boy que Rio-Jim a tournés. Tout en

haut, vous voyez le petit village qui fut si souvent attaqué par les brigands de l'Ouest, puis les deux petites routes où s'effectuèrent tant de chevauchées rapides. Le studio est une immense baraque en bois un peu semblable à une baraque de lutteur à la fête de Neuilly. Sur son toit s'étalent en grosses lettres blanches les mots : « William S. Hart Studio », et en plus petit « Arctcraft Pictures ». Le railway a passé, nous arrivons devant les « Charles Ray Productions ». De nombreuses automobiles stationnent dans le petit chemin qui mène à l'entrée des bureaux. Le tram a encore passé. Pendant 10 minutes, vous ne verrez plus que l'alignement des petites maisons blanches d'Hollywood. Si vous descendez à la Western Avenue, vous arriverez en plein cœur de la métropole cinématographique et devant vous se dresseront les immenses studios de la « Fox-Film Corporation ». Puis la « Famous Players », puis les « Robert Brunton », puis... je consacrerai à chacun de ces studios un article spécial, et vous connaîtrez Los Angeles aussi bien que moi...

II

Lorsque vous descendrez la Western Avenue à pied, il ne faudra pas vous étonner de rencontrer une foule d'artistes maquillés et prêts à tourner, se rendant d'un studio à l'autre, car la Fox-Film occupe les deux côtés de la rue ; il est vrai qu'il n'est pas rare de voir 30 metteurs en scène travailler ensemble dans cette compagnie...

Si vous entrez dans un café, le même spectacle s'offrira à vos yeux. Vous n'ignorez sans doute pas qu'ici il n'y a pas d'heures pour manger. On mange quand on a faim ! C'est plus pratique. On mange sur le comptoir du bar. C'est un spectacle très curieux que de voir de farouches cow-boys fraterniser avec des policemen et des juges, tandis qu'un peu plus loin il y a de délicieuses « girls bathing beauty » qui croquent d'exquises friandises pour lesquelles les confiseurs se spécialisent d'une façon particulière. Au fond de la salle, vous verrez un star très occupé à se faire... raser, tandis qu'un nègre lui cire ses chaussures ! Chaque fois qu'un nouvel arrivant pénètre dans le restaurant, il pousse un « Allo, boys » retentissant, auquel cent autres « Allo !!!... » encore plus sonores répondent. Comme il règne partout une bonne humeur et une gaieté constante, il y a toujours quelqu'un pour tenir le banjo... Le banjo que vous connaissez tous n'est qu'un prétexte pour faire chanter tout le monde. On chante dans un rythme des plus étrange, et le banjo pro-

duit des notes saccadées et gutturales... Ah ! il faut entendre les boys reprendre les refrains populaires : entre autres le fameux « Struttin' Ball », qui obtient un succès considérable...

« I'll br down to get you in a taxi honey... » etc...

Et même, lorsqu'on ne connaît pas un mot d'anglais, on est forcé, entraîné par la cadence, de reprendre le refrain... C'est charmant et curieux.

Et cet autre « Cry Baby Blues » qui fait également fureur, est fredonné partout. Il règne partout un grand sentiment d'égalité. Tous les collaborateurs des studios se considèrent comme égaux.

Les cameramans fraternisent avec les metteurs en scène, électriciens, et avec tous les artistes, le grand star est assis à côté du dernier extra « figurant » sans que cela le gêne le moins du monde.

Les employés des laboratoires, les décorateurs, les peintres, les photographes, enfin tout le personnel de ces ruches bourdonnantes est considéré comme étant sur le même pied, et la plus franche camaraderie règne dans ce petit royaume. Il est à croire que la nature a un peu déteint sur le caractère des habitants... Jamais le moindre sujet de dispute, tout marche à merveille, et au travail la même camaraderie subsiste.

Du reste, on ne travaille pas sans un orchestre complet qui joue les valse les plus langoureuses ou des fox-trott enragés... Chaque metteur en scène a son orchestre pour tourner. Chacun occupant sa place et son emploi ne s'occupe pas du travail des autres. C'est pratique et cela évite bien des malentendus. Le soir venu, tous les artisans du film rentrent au logis. Ces logis n'ont rien à voir avec les nôtres, malheureusement... Ce sont de petites maisons coquettement bâties, style mission, mexicain ou renaissance espagnole, toits plats de tuiles rouges ; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, et c'est tout ; délicieusement encadrées de fleurs : mimosas, camphriers, jacinthes, elles exhalent un charme poétique, et l'étranger se dit : « Comme l'on doit être bien là-dedans... » En effet, le confort de ces maisons est supérieur, rien n'y manque : salle de bains, téléphone, garage, vastes chambres, fenêtres largement ouvertes sur les jardins, les vitres de ces fenêtres sont remplacées par des petits treillis métalliques qui empêchent simplement les moustiques d'entrer... On ne craint ni la pluie, ni la neige, ni le vent, car le ciel est toujours bleu, infiniment, et le soleil est toujours radieux...

ROBERT FLOREY.

(A suivre.)

L'Almanach du Cinéma paraîtra prochainement

Le Cinéma qui ressuscite

En ces jours où chacun, dans notre pays qui, plus que tout autre, a le culte des Morts, reporte le meilleur de sa pensée vers ses disparus, il est impossible de ne pas s'apercevoir que le Cinéma a enrichi le domaine des sensations, d'une sensation rare, d'une sensation que seuls



Guynemer, en tenue de combat

jusqu'à présent le rêve, l'hallucination ou l'imagination pouvaient nous procurer, la sensation dont un miracle gratifia Marthe et Marie en faisant se lever sous leurs yeux, leur frère Lazare des profondeurs du tombeau. Le cinéma est capable de ressusciter les morts ! Sans doute a-t-il bien cette puissance, depuis le jour où il exerça ses forces naissantes et a-t-il offert déjà à bien des humains le spectacle d'être qui leur étaient chers se mouvant pour quelques

instants devant eux, dans la plénitude de leur vigueur ou de leur grâce, quoique immobilisés et glacés par la mort depuis plusieurs semaines ou plusieurs mois. Au cours de la guerre, notamment, le cinéma a dû infliger ce supplice ou offrir cette consolation à des mères, à des épouses et des sœurs innombrables. Mais c'étaient là des cas individuels dont la foule n'était pas touchée, car ils manquaient de cet appareil ironique qui, dans certains esprits, aggrave la cruauté irrémédiable de la mort.

Mais voilà que depuis un peu plus d'un an plusieurs exemples coup sur coup nous ont été offerts qui démontrent bien le pouvoir résurrectionnel que possède le cinéma. Ce fut d'abord Gaby Deslys qui, au lendemain de sa mort, pour ainsi dire « classique » de Dame aux Camélias, reparut, chair exquise et désirable, sur les écrans des établissements qui affichaient *Le Dieu du Hasard*. Quelques mois plus tard ce fut Suzanne Grandais qui, le jour même où l'on apprenait sa mort horrible sous les roues de l'auto aveugle, charmait de sa grâce et de son sourire les innombrables spectateurs qui venaient applaudir le dernier film qu'elle avait tourné, *Gosse de riches*, et qui, quelques semaines plus tard, tant que dura la projection de *l'Essor*, devait raviver tous les regrets qu'elle avait laissés. Il y a un an, c'était Réjane qui, magnifiquement, se dressait dans *Miarka*, puis ce fut le tour du lieutenant Locklear qui, dans *Les Pirates de l'Air* exécutait ses périlleux tours de force sans se douter que l'un d'eux allait lui coûter la vie.

Il y a un mois, c'était le capitaine Guynemer qui, à l'occasion de l'insertion dans les journaux cinématographiques de la Cérémonie Commémorative de sa disparition, au Bourget, dressa sa fine silhouette sur d'innombrables écrans ; demain, ce sera Séverin-Mars qui reparaitra, rayonnant d'intelligence et de bonté dans : *La Roue*, *le Cœur magnifique* et *l'Agonie des Aigles*.

Les personnalités de ces « ressuscités du Cinéma » sont tellement différentes que le public n'a pas réagi de la même façon devant chacun d'eux. Le lieutenant Locklear était inconnu en France ; les exercices qu'il accomplissait étaient un tel défi au bon sens qu'ils ne pouvaient que donner au public l'impression que celui qui les exécutait était un désespéré qui courait volontairement à la mort ; émotion à peu près nulle.

Gaby Deslys, malgré ses perles, malgré ses apparitions sur les scènes de music-hall dans l'entrecroisement des projections multicolores, malgré les échos des petits journaux, malgré son charme, n'était pas populaire. Sa renommée n'avait pas, en France du moins, pénétré les foules. Sa résurrection momentanée ne les toucha pas. Seuls furent émus ses camarades, ses amis. L'un d'eux qui venait de la voir durant des semaines travailler avec acharnement à la réalisation de ce film, l'auteur même du scénario, M. Fernand Nozière, m'avouait n'avoir jamais

pu assister à la projection totale de son œuvre tant la résurrection de la « pauvre Gaby » l'émouvait. Sans doute en fut-il ainsi pour tous ceux qui l'avaient connue. Mais il n'y a là qu'une suite d'émotions particulières et non une émotion générale.

C'est seulement, en effet, pour Suzanne Grandais et pour Réjane que la sensibilité collective de la foule s'émue. Suzanne Grandais était sans doute, en France, la plus populaire des artistes de cinéma. Sa renommée laissait dans l'ombre non seulement celle de ses compatriotes, mais encore celle des plus fameuses vedettes étrangères : Marie Pickford, Fanny Ward, Pearl White, Francesca Bertini, Nazimova n'étaient, dans l'esprit des foules avides de ciné que ses suivantes. C'est que, par son talent autant que par son physique, Suzanne Grandais était désignée pour incarner les héroïnes sentimentales et gaies, un peu gavroches, que la grande foule anonyme française a toujours senties le plus près de son cœur et de son esprit. La midinette, la dactylo se reconnaissaient en elle, l'ouvrier l'aurait souhaitée pour fille tout autant que la bourgeoise ; l'apprenti, l'employé de bureau n'aurait pas voulu d'autre « petite amie » qu'elle. Et c'est à cause de cette émotion facile, de cet attendrissement, que tant de fois Suzanne Grandais avait fait « ever » dans le cœur anonyme de la foule que sa mort émut si profondément le public fidèle des cinémas ! En la voyant reparaitre sur l'écran, l'émotion qui s'éleva de la foule fut faite d'une suite d'émotions individuelles, émotion du père et de la mère qui voient revivre leur fille, de l'amoureux qui retrouve le sourire

et le regard de l'amoureuse et tous, tous qui ne l'avaient jamais vue d'ailleurs, que sur la toile de l'écran, la pleuraient, la plaignaient comme



Séverin Mars, dans la « X° Symphonie »

s'ils avaient vécu dans son intimité, comme si elle leur avait appartenu un peu, et en la pleurant et en la plaignant c'était aussi inconsciemment un peu sur eux-mêmes qu'ils gémissaient et s'attendrissaient...

Réjane ! La résurrection cinématographique



Réjane dans « Miarka, la Fille à l'Ourse »

Cliché Mercanton

de Réjane a, me semble-t-il, provoqué une émotion d'un genre tout différent. La popularité

Réjane, au contraire, sont attachés tant de souvenirs et de tant de sortes, que les échos que ce



Suzanne Grandais

photo Reutlinger

de Réjane n'était pas la même que celle de Suzanne Grandais. Le nom de celle-ci n'est évocateur que pour ceux qui suivent assidûment les spectacles cinématographiques. Au nom de

nom éveille dans les esprits et dans les cœurs sont innombrables. L'émotion que Réjane avait, pendant tant de soirs, fait jaillir de la scène où elle était Germaine Fériaud ou Germinie Lacerte,

teux, et répandue de l'orchestre au poulailler des salles attentives et muettes, cette émotion nous nous attendions à la retrouver en face de l'écran, et pourtant, si préparés que nous fussions, le choc qui nous frappa quand le beau visage douloureux de Réjane apparut fut d'une violence telle qu'un instant nous ne vîmes plus rien. Réjane revivait, mais d'une vie que nous ne lui avions jamais connue. La maladie qui la minait pendant qu'elle tournait ce film qui nous la rendait, la maladie qui devait l'emporter quinze jours après que la dernière scène de ce film fut tournée, la maladie lui donnait une sorte de spiritualité nouvelle ! Son corps, elle le traîne dans ce film comme une loque gênante et l'effort surhumain qu'elle est obligée d'accomplir pour triompher de cette gêne, cet effort que nous sentons d'un bout à l'autre du film, cet effort créa une émotion d'un genre tout particulier que les plus géniales créations dramatiques de Réjane n'avaient jamais provoquée. Il y a dans l'interprétation de la Vouagne, par Réjane, une espèce de victoire de l'esprit sur la matière qui classe l'émotion que nous éprouvons à ce spectacle parmi les grandes, les bienfaisantes émotions. Nous sommes très loin de l'attendrissement facile provoqué par la résurrection de Suzanne Grandais, attendrissement qui n'est pas méprisable, certes, car il force, quoique étant de qualité inférieure, tous ceux qui l'ont éprouvé à remuer certaines réflexions du même ordre que celles qu'a fait lever en nous la résurrection de Réjane.

Quant au capitaine Guynemer, sa gloire a dépassé les limites de la popularité. Elle appartient à l'histoire et pourtant la foule ne s'en est pas désintéressée. La preuve en est dans l'émotion qui passe sur les spectateurs des salles de projection, aussi bien dans les arrondissements élégants que dans les quartiers populaires, chaque fois que ses traits connus y reparaissent, symbolisant l'héroïsme de millions d'hommes et réveillant des douleurs engourdies.

En faut-il davantage pour nous prouver que le cinéma dont on médite tant est capable de tirer les esprits de leurs préoccupations quotidiennes, non seulement en leur fournissant un aliment grossier, mais encore en leur procu-

rant des émotions profondes et de bonne qualité auxquelles nul n'oserait se vanter de pouvoir échapper. Et c'est là pour le cinéma une grande victoire morale. Mais pourquoi cette émotion éprouvée à la résurrection de Réjane, ne chercherions-nous pas à nous la procurer moins



Suzanne Grandais dans « Midinette »

exceptionnellement, en ranimant à notre volonté l'image de nos grands artistes. Pourquoi n'avons-nous pas un film qui nous montre Mounet-Sully dans *Edipe Roi* ? Pourquoi avons-nous laissé mourir l'incomparable tragédien sans conserver son image dans un film digne de lui ? Mais « c'est là une autre histoire », comme dit Kipling, et qui nous entraînerait trop loin. Peut-être y reviendrons-nous...

P. LANDRY.

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— Sont de passage à New-York : Ben Turpin et W. S. Hart.

— D'autres artistes encore quitteront, cet hiver, le cinéma pour le théâtre : Clara Kimbal Young, Catherine Calvert, Bessie Barriscale, Vivian Martin, Mabel Normand, Bessie Love, Grace Darmond, Mae Marsh, H. B. Warner, Belle Bennett, Lew Cody, Juanita Hansen, Carlyle Blackwell, June Elvidge, Beverly Bayne, Francis X., Bushman, etc.

— En Amérique, les contrats entre compagnies et acteurs s'enrichissent depuis peu d'une nouvelle clause : l'artiste s'engage à se conduire suivant la moralité publique.

— Narayana et Miarka passent ce mois-ci dans quelques petits cinémas New-Yorkais.

— D'après Cécil B. de Mille, ses deux meilleures productions seraient : *The Golden Chance* et *Forti-faire*.

(Voir la suite page 27.)

LE FILMAGE

(Suite et Fin)

Avez-vous contemplé cette foule de mentons bleus, de femmes fatiguées, tendant l'oreille vers le metteur en scène, regardant avec angoisse l'objectif ou promenant avec indifférence leur vulgarité grossière dans une action mondaine?

Tout cela c'est la faute du metteur en scène qui a commandé trente figurants la veille au soir, comme il aurait commandé un panier d'œufs, qui ne les a jamais vus, ne les reverra pas. Il se hâte de tourner sans répéter pour s'en débarrasser. Eux mettent au contraire toute la mauvaise volonté voulue pour faire durer la scène une journée entière et doubler leur cachet. Les acteurs agissent à peu près de même. Ils sont payés au cachet, et leur strict intérêt est que ça dure. Chacun calcule pour soi. Le metteur en scène devrait avoir l'autorité et la volonté nécessaires pour ne se laisser détourner de son travail par aucune considération. Il devrait être assez pénétré de son sujet, l'avoir suffisamment répété pour ne pas perdre une minute. C'est en même temps que l'on invente la scène, que l'on plante les décors, que l'on installe la lumière, que l'on utilise au mieux le lot de meubles loués, que l'on colle les costumes sur les acteurs comme cela se rencontre, que l'on répète et que l'on tourne. Tous les frais courent en même temps et s'accroissent mutuellement. On travaille dans le vide comme toujours lorsqu'on se presse trop; rien n'est utilisé, ni étudié à fond. Dans le détail même des scènes ainsi tournées, mille erreurs persistent, ridicules et choquantes. Voici un salon où l'on entre, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche. Un homme du monde tend une carte de visite imprimée, baise la main d'une jeune fille. Est-ce à table? On sert en faisant le tour des convives. Va-t-on dans la rue? On hèle un taxi qui s'avance aussitôt; le drapeau est déjà baissé: la voiture est retenue depuis longtemps pour cette heureuse rencontre, mais nous ne devrions pas être obligés de le voir. Voyez un acteur écrire une lettre, il griffonne hâtivement et on nous montrera une superbe calligraphie.

Deux hommes s'embrassent à l'écran théâtralement sur l'épaule. Avec quelle complaisance encore les acteurs viennent nous raconter leurs petites affaires juste à l'endroit où l'appareil doit les prendre en premier plan. Ils poussent la complaisance jusqu'à s'attendre et se donner rendez-vous devant l'objectif. Dans toutes les scènes on devrait avoir comme une impression de vol, comme l'idée que l'appareil s'est trouvé là par hasard; on ne devrait pas soupçonner son existence, si je puis m'exprimer ainsi.

On termine souvent une scène par un fondu ou par l'œil-de-chat. Les poses sont figées;

presque toujours l'ouverture ou la fermeture sont trop lentes. Les opérateurs ont la manie de compter jusqu'à dix pour fondre une apparition ou fermer. Pourquoi dix? Je n'en sais rien, ni vous non plus. Eux encore moins. Le metteur en scène prévient avant les acteurs qui perdent immédiatement toute expression, tout mouvement, et l'on finit sur un tableau vivant. On doit fondre en pleine action, sans même prévenir les acteurs, que cela n'avance pas de le savoir; au contraire, du reste, afin de faciliter tout changement possible, de prévenir toute saute de lumière, toute erreur, tout oubli, il faut absolument commencer et finir toutes les scènes à l'œil-de-chat ou au fondu, mais rapidement. Un film anglais que j'ai vu finissait toutes les scènes et les commençait toutes par un fondu de dix images au plus. L'effet parfois heureux était fatigant. Il ne faut pas systématiser cela non plus, mais il y a là une indication partiellement heureuse.

Il existe des procédés ridicules, comme par exemple celui qui consiste, pour marquer la douleur d'une femme, à la faire pleurer en gros plan. A force de patience et de glycérine, une larme ronde perle et roule lentement sur la joue satinée. Voilà des douleurs bien tranquilles. Pourquoi ne pleure-t-on jamais au cinéma? On prétend pourtant qu'il s'agit de douleurs violentes. Alors, qu'on nous les montre vraisemblables! Une figure qui pleure est laide et mobile; les lèvres tremblent, leurs coins s'abaissent, les joues se tirent, l'œil se plisse, le nez se dilate, toute belle ordonnance disparaît. Qu'on cesse de nous montrer ces visages paisibles, ou ces dos secoués régulièrement de placides sanglots sans peine étouffés dans un mouchoir bien sec. Point n'est besoin de contorsions à l'italienne; quelques détails évocateurs, précis, une expression vivante. Inutile d'insister; nous avons vu, nous sommes pris. Et il y a ici une grande loi du cinéma que le reste de notre étude expliquera mieux et que je me contente d'énoncer. « Le cinéma est un art d'évocation; la vision qui évoque une idée doit être assez précise pour fixer nos sensations; elle doit disparaître assez tôt pour être regrettée. »

Notre plaisir parfait, nos joies artistiques, viennent uniquement d'un ensemble harmonieux et savamment gradué de détails infimes et bien choisis. Chacun de nous en perçoit quelques-uns et nul ne reste indifférent; par un effet contraire et voisin, ce sont les erreurs, les manques de tact, l'impréparation, qui gâtent le plus beau sujet traité avec le plus grand luxe. Ce sont les fautes d'orthographe de la cinégraphie, et ce n'est pas par manque d'argent ou de moyens que les producteurs les sèment, mais par paresse, par insouciance, et par un réel mépris de l'art qu'ils prétendent servir.

H. DIAMANT-BERGER.

LES GRANDS FILMS

LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre d'Alexandre DUMAS (père) et Auguste MAQUET

PATHÉ-CONSORTIUM, Éditeur



A CHANTILLY, PORTHOS PROVOQUE UN INCONNU

CHAPITRE QUATRIÈME

Les Ferrets de diamant

Averti par ses espions, du don fait par la Reine à Buckingham, le Cardinal furieux de n'avoir pu empêcher ce dernier de quitter la France, décide de se venger. Sans toutefois apprendre au Roy quels sont ses desseins, il le persuade d'obliger la Reine à paraître parée des ferrets de diamants au bal offert par les Echevins de la Ville à leurs Majestés. Pour perdre la Reine, il charge Milady de Winter de dérober deux de ces ferrets au duc de Buckingham.

Lorsque le Roy fait connaître son désir à Anne d'Autriche, cette dernière comprend d'où vient cette conspiration et prévoit sa perte.

Mme Bonacieux surprend la Reine dans son désespoir et lui promet d'envoyer quelqu'un en Angleterre chercher les bijoux. Mais la généreuse lingère a compté sans son mari qui refuse

la mission. Et, de sa chambre, d'Artagnan entend la conversation des deux époux.

— Non, non, disait le mercier, vous ne m'en ferez pas aller à Londres, je vous avertis que je ne fais plus rien en aveugle! Je veux savoir désormais à quoi je m'expose et pour qui je cours des risques. Car je me méfie des intrigues. M. le Cardinal m'a éclairé à ce sujet!

— Ciel! s'écrie Mme Bonacieux, il a vu le Cardinal!!!

La pauvre femme comprend alors qu'elle a commis une terrible imprudence et que son mari allait trahir son secret.

Et, tandis que ce dernier s'éloigne, pour avertir selon toute probabilité, pour prévenir les gens de son Eminence, la lingère se désespère.

Mais bientôt, d'Artagnan frappe à sa porte.

— J'ai écouté votre conversation tout entière, dit le jeune homme, et je viens vous offrir mes services.

— Et quelles garanties m'offrez-vous? demande Mme Bonacieux le cœur gonflé d'un nouvel espoir.

(1) Voir les nos 34, 35, 38 et 40.

— Celle de mon amour, répond le Gascon. Sans doute, je suis jeune, mais vous pouvez avoir foi en ma loyauté et mon courage.

Mise en confiance, la jeune femme lui confie son secret et lui dit adieu.

— Allez ! dit-elle, mon jeune ami, et soyez prudent. Songez que vous devez à la Reine !

— A elle et à vous ! s'écrie d'Artagnan, et, plein d'espoir, il sort, enveloppé d'un grand manteau que retrousse cavalièrement le fourreau d'une longue épée. Et, lorsqu'il a disparu, la lingère demande au ciel de protéger la Reine de France.

Fier d'une si importante mission, d'Artagnan court demander conseil à M. de Tréville. Sans lui cacher le danger qu'il va courir, le capitaine l'engage à prendre avec lui ses amis. Et, bientôt, les quatre compagnons se retrouvent chevauchant sur la route de Calais, avec leurs valets.

Mais ils ont affaire à forte partie.

A Chantilly, Porthos provoque imprudemment un inconnu.



D'ARTAGNAN ENTEND LA CONVERSATION DE M^{me} BONACIEUX ET DE SON MARI

Aussitôt, celui-ci se met en garde et force est au mousquetaire d'accepter le combat.

Pour ne pas perdre dans une bagarre un temps précieux, ses compagnons poursuivent leur route. A Crèveœur, Aramis est blessé par un coup de mousquet.

Seuls, d'Artagnan et Athos arrivent sans encombre à Amiens où ils décident de passer la nuit.

Mais la façon dont les reçoit l'hôte et les allures suspectes de certains voyageurs leur font comprendre que les hommes du Cardinal sont semés sur leur passage.

(A suivre.)



D'ARTAGNAN DIT ADIEU A M^{me} BONACIEUX

Si vous voulez aider à la diffusion de

"CINÉMAGAZINE",

Faites-le connaître autour de vous, prenez un abonnement.

L'ORPHELINE

Ciné-Roman en 12 épisodes de
Louis FEUILLADE (Édition GAUMONT)

QUATRIÈME ÉPISODE

L'INTRUSE

Sur la côte, à Alger, dans la magnifique villa du comte de Réalmont, l'infâme Sakounine s'est introduit sans peine, aidé par sa belle prestance et son grand air.

pathie naît bien vite entre eux, si bien qu'il en arrive, de fil en aiguille, à parler mariage !

Le soir, Némorin n'y tient plus, il va voir sa Dulcinée au cabaret où elle est servante. Là, il apprend la présence d'une jeune fille qui passe pour la fille du Père Boulot et qui vient encore d'être brutalisée par les consommateurs ivres à la suite d'une querelle de jeunes vauriens qui a dégénéré en bagarre.

A la description de Phrasie, Némorin a vite fait de reconnaître sa petite fugitive qu'il croyait en sûreté et songe immédiatement à la délivrer. Ceci n'a pas l'air de plaire au père Boulot qui, entrant dans



Le père Boulot surprend Némorin, dans l'office, avec sa bonne

Grâce aux documents plus ou moins faux qu'il possède, il a vite fait de persuader au comte que Dolorès est sa fille qu'il a eue de Nadia.

Il la présente à son père qui l'accueille avec une joie délirante et, par reconnaissance, offre également l'hospitalité au misérable qui vient de se jouer de lui.

Une fois arrivé à Marseille, Némorin, vêtu en sidi, se met marchand de camelote tunisienne et fait connaissance de Phrasie la bonne du Père Boulot. Une vive sym-

l'office, trouve ce Bicot, inattendu ! Des habitués du bouge surviennent et veulent faire un mauvais parti à l'infortuné Némorin.

Une lutte terrible s'engage : ce dernier et Phrasie parviennent à se dégager, non sans peine et, de toute leur force, affolés, ne sachant où se réfugier, se tenant par la main ils fuient dans la nuit, à la grande colère de l'ignoble Père Boulot.

(A suivre.)

Le COFFRET de JADE

(FILM GAUMONT)

M. Léon Poirier est un des plus jeunes metteurs en scène de l'art cinématographique français, puisque c'est en 1919 seulement qu'il y a fait ses débuts. Deux années ! Mais deux années bien remplies puisque en ces 24 mois, M. Léon Poirier n'a pas inscrit

tre Poirier — aujour-d'hui Comédie-Montaigne — puis la guerre était venue. Libéré, M. Léon Poirier avait deviné que, mieux que le théâtre qui somnole dans des reprises continuelles, le cinéma, art jeune, encore fruste, avait besoin de cerveaux har-



UNE SCÈNE DU "COFFRET DE JADE"

Photo Gaumont

moins de trois grands films, trois victoires, à son tableau : *Ames d'Orient*, *Le Penseur*, *Narayana*. Cette rapide réussite apparaîtra moins surprenante quand on sait que M. Léon Poirier, avant de venir au Cinéma, avait été pendant cinq ans — de 1909 à 1914 — l'un des plus actifs et des plus heureux directeurs de théâtre de Paris.

Successivement à la Renaissance, au théâtre Réjane, aux Bouffes-Parisiens, où il avait lancé et fait triompher le célèbre *Mariage de Mlle Beulemans*, au Vaudeville, où il avait organisé une saison d'opérette, il avait démontré ce que peut l'audace jointe à un sens artistique très sûr et à un labeur de tous les instants. En 1913, las de courir de scène en scène, il avait inauguré le théâ-

dis et de bras courageux. Il s'était donc lancé à corps perdu, mais non sans mûre réflexion.

Et de cette décision il n'eut pas à se plaindre, et le cinéma encore moins, puisqu'en deux ans M. Léon Poirier réalisa trois films qui, de l'aveu unanime, sont parmi les meilleurs de la production française.

A ces trois films, M. Léon Poirier vient d'en ajouter deux autres qui prendront leur place sur les écrans dans le courant de la saison. Ces deux films sont : *L'Ombre déchirée* et *Le Coffret de Jade*. Chacun d'eux nous apporte une preuve de l'intéressant renouvellement de sa manière que M. L. Poirier s'est imposé.

Ames d'Orient était un drame d'amour

intime et brutal, *Le Penseur* un poème philosophique, *Narayana* une histoire où le mystère et la passion se heurtent pour aboutir à un dénouement tragique. M. L. Poirier sait choisir ses scénarios et les veut d'une qualité et d'une originalité réelles. Quelles que fussent les différences qu'il y avait entre les sujets de ces trois premiers films, tous trois possédaient pourtant un caractère commun : le drame y était brutal et la mort y jouait un rôle de premier plan puisque sans elle il n'y aurait pas eu de dénouement. M. Léon Poirier, dans les deux nouveaux films qu'il vient d'achever, a voulu sortir des chemins battus, même des chemins battus par lui-même.

L'Ombre déchirée est donc une légende des temps modernes et *Le Coffret de Jade* une imagerie persane. Dans *L'Ombre déchirée*, la mort est le point de départ de la légende qui se termine sur une note émouvante de résignation. Dans *Le Coffret de Jade*, la mort n'intervient pas. M. Léon Poirier a — pour le moment — renoncé au drame brutal, ce qui ne veut pas dire qu'il a renoncé à l'action et a demandé au conflit des sentiments et des idées, sans y faire intervenir la force physique, de lui fournir les éléments susceptibles d'intéresser le public. Il me semble que M. Léon Poirier y a pleinement réussi. *L'Ombre déchirée* est un des films les plus émouvants qui nous aient été offerts et *Le Coffret de Jade* le plus original, le plus ironique que je connaisse. C'est en effet surtout dans *Le Coffret de Jade* que M. Léon Poirier, comme en se jouant, a pénétré dans un domaine que le cinéma n'a guère exploité jusqu'à ce jour : celui de la fantaisie.

Le sujet du *Coffret de Jade* est simple ; il est le développement de cette pensée que M. Léon Poirier nous affirme être de son héros, Kosroës-le-Sage, mais qui pourrait aussi bien être de M. Alfred Capus ou de Voltaire, étant de tous les pays et de tous les temps : « *La vie est un rosier, la femme en est l'épine.* » *Le Coffret de Jade* nous montre donc les ennuis qui peuvent pleuvoir sur le dos résigné de Kosroës-le-Sage, à partir du jour où ayant vu au loin la belle favorite de son voisin le sultan, Leilah aux

yeux de gazelle, il en est devenu amoureux et où, pour arracher la jeune femme à son farouche seigneur et maître, il se fie à l'esprit inventif et aux bras robustes du rude brigand Akmet.... Pour narrer convenablement les aventures dans lesquelles se débattent Kosroës-le-Sage, la belle Leilah aux yeux de gazelle et le rude brigand Akmet, lorsque la jeune femme est devenue l'épouse de Kosroës et que,



UNE SCÈNE DU "COFFRET DE JADE"

Cléché Gaumont.

comme il fallait s'y attendre, Akmet est tombé amoureux d'elle, il faudrait la voix de Schéhérazade, la belle conteuse des mille et une histoires, des mille et une nuits.... D'ailleurs, M. Léon Poirier a pris soin d'intituler son film non pas conte mais imagerie. Or, une imagerie est faite pour être vue.... d'autant plus que M. Léon Poirier a composé cette imagerie avec un soin, un souci du détail vraiment extraordinaires. Jamais aucun film ne nous a donné une impression de l'Orient aussi complète que ce *Coffret de Jade* qui se défend d'être une fresque.

Jamais la réalité n'a été aussi impérieusement évoquée que par cette suite d'images qui ne visent à rien d'autre qu'à être de la

fantaisie. On sent à voir ce film que son auteur a travaillé dans la joie et que voulant divertir ses spectateurs il a commencé par se divertir lui-même, ce qui est sans doute la méthode de travail la plus française et la plus honnête.

Cette méthode a d'ailleurs amené M. Léon Poirier à d'heureuses audaces. C'est ainsi qu'ayant à faire raconter par un de ses personnages une légende, M. Léon Poirier a procédé à l'évocation de cette légende par une suite de dessins animés qui mettent bien à des plans différents l'histoire du *Coffret de Jade* qu'il nous raconte lui-même et l'histoire qu'il place sur les lèvres de son personnage. Cette innovation donne le sens exact dans lequel M. Léon Poirier a travaillé et dont il doit être remercié, car ce travail nous a donné un film d'un genre trop peu cultivé au cinéma et qui est pourtant un des genres qui conviennent le

mieux à l'esprit français : celui où la fantaisie discrète, rehaussée d'une pointe d'ironie, vient mettre en valeur une action romanesque et sentimentale simple mais imprévue. N'est-ce pas à ce genre que nous devons certains contes de La Fontaine et de Voltaire.

L'interprétation du *Coffret de Jade* est des plus intelligentes et des plus sensibles. MM. Roger Karl et Mendaille qui jusqu'à présent s'étaient surtout fait remarquer dans des rôles dramatiques sont Kosroës-le-Sage et le bandit Akmet avec une conviction ironique des plus réjouissantes, et Mlle Myrge est une belle Leilah aux yeux de gazelle que nul ne peut voir sans se demander si Kosroës-le-Sage n'était pas un vieux fou quand il affirmait que « *La vie est un rosier dont la femme est l'épine* ».

RENÉ JEANNE.

:- PHOTOGRAPHIES D'ETOILES :-

Édition de "CINÉMAGAZINE"

Ces photographies, du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs. Adressez les commandes à "Cinémagazine".

— Prix de l'unité 1 fr. 50 —

(Au montant de chaque commande, ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi.)

LISTE DES PHOTOGRAPHIES

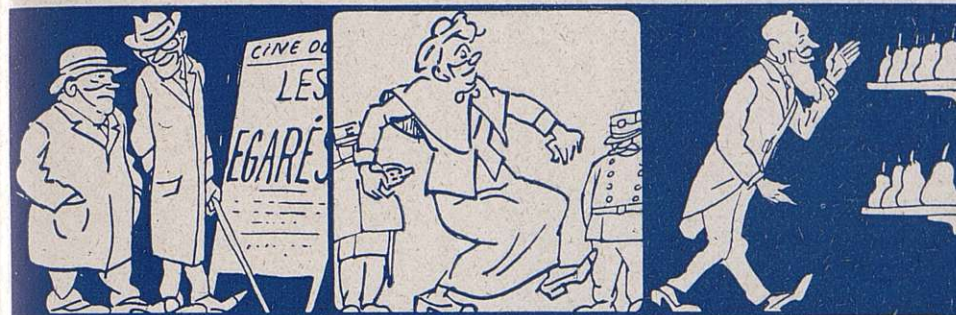
- | | | |
|----------------------------|-----------------------|-------------------------------|
| 1. Alice Brady | 14. Margarita Fisher | 27. Norma Talmadge (en buste) |
| 2. Catherine Calvert | 15. William Hart | 28. Norma Talmadge (en pied) |
| 3. June Caprice (en buste) | 16. Sessue Hayakawa | 29. Constance Talmadge |
| 4. June Caprice (en pied) | 17. Henry Krauss | 30. Olive Thomas |
| 5. Dolorès Cassinelli | 18. Juliette Malherbe | 31. Fanny Ward |
| 6. Charlot (à la ville) | 19. Mathot | 32. Pearl White (en buste) |
| 7. Charlot (au studio) | 20. Tom Mix | 33. Pearl White (en pied) |
| 8. Bébé Daniels | 21. Antonio Moreno | 34. Andrée Brabant |
| 9. Priscilla Dean | 22. Mary Miles | 35. Irène Vernon Castle |
| 10. Régine Dumien | 23. Alla Nazimova | 36. Huguette Duflos |
| 11. Douglas Fairbanks | 24. Wallace Reid | 37. Lilian Gish |
| 12. William Farnum | 25. Ruth Rolland | 38. Gaby Deslys |
| 13. Fatty | 26. William Russel | |

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

- | | | |
|---|-------------------|-------------------------------------|
| 39. Suzanne Grandais | 42. René Navarre | 46. Emmy Lynn |
| 40. Aimé Simon-Girard
(D'Artagnan des « Trois
Mousquetaires »). | 43. André Nox | 47. Jean Toulout |
| 41. Musidora | 44. Mary Pickford | 48. Mathot, dans « L'Ami
Fritz » |
| | 45. France Dhélia | 49. Jeanne Desclos |

Le tirage des photos demande beaucoup de temps, aussi les commandes ne peuvent être servies que dans l'ordre de leur réception.

Cinémagazine Actualités



— Tu as vu ce nouveau film : *Les Égarés* ? — Oui, ça doit être les égarés dont on a tant parlé ces jours-ci, car...
... les égarés, ça pourrait bien être l'aimable personnage si envoies des grenades par colis postal ou... à la main...
... à moins que ce ne soient les clients et commanditaires de l'ineffable Rochette — qui, lui-même, s'égare un tant soit peu



Egaré aussi, le Préfet de Draguignan, qui hait le cinéma au point d'interdire tous les films au petit bonheur...
Et Himmel, égaré (au point qu'on ne se souvenait plus de lui !) dans sa cellule où il bouquine Montesquieu et Bossuet (Encore deux égarés à la Santé !)
Quant à Charles de Hongrie, il s'est égaré sur le chemin de Buda-Pest.



Des gens que nous ne voudrions pas voir s'égare, ce sont les délégués à la conférence du désarmement.

Il y en a tant qui s'égarent dans les projets belliqueux

Mais le comble de l'égarement, c'est de ne pas connaître *Cinémagazine*.

Nous pensons que le cas n'existe pas !

Pour terminer, citons le cas de la Lune, dont on parle beaucoup en ce moment.

Il paraît qu'elle accélère son mouvement. Si elle continue, vous ne la verrez plus d'ici deux ou trois cents ans !

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

UNITED ARTISTS

UNE POULE MOUILLÉE, comédie d'aventures. — L'United Artists a présenté *Une poule mouillée*, la dernière production de Douglas Fairbanks, comédie d'aventures, naturellement.

J'avais apprécié comme il convient le *Signe de Zorro* l'un des meilleurs, certainement, parmi les films tournés par le célèbre artiste. J'avance sincèrement aujourd'hui — ce ne sera peut-être pas l'avis général — que je lui préfère encore et de beaucoup, *Une poule mouillée*.

L'action un peu lente au début est menée, par la suite, dans un mouvement endiablé.



Douglas Fairbanks dans "Une poule mouillée"

Les péripéties amusantes succèdent aux troupes heureuses, les trucs se multiplient. On rit, en même temps que l'on demeure confondu devant une telle simplicité.

Une fois encore, Douglas joue le rôle d'un indolent que des gens du monde veulent civiliser. On l'embarque de force sur le yacht d'un homme du « meilleur monde », contrebandier fiefé, recherché par la police.

Un détective, une fort jolie femme, est parvenue, grâce à son charme, à se faire inviter à participer à la croisière.

Le contrebandier prend Douglas pour le détective et l'on devine la série d'aventures auxquelles cette méprise donne lieu.

Vous remarquerez le « filet », les « chats », le duel sur le rocher et vous ferez comme moi, vous vous demanderez si cet acrobate vraiment artiste n'a pas le diable au corps.

Je crois au triomphe d'*Une poule mouillée*.

:: SELECT PICTURES Co ::

POUR SA FAMILLE (Comédie dramatique en cinq parties). — C'est une étude de caractère qui s'efforce de démontrer que l'orgueil et la fierté peuvent provoquer les plus grandes erreurs, voire les pires souffrances.

Deux jeunes gens s'aiment tendrement. Cependant, la jeune fille aime à ce point sa famille qu'elle refuse sa main à celui qu'elle adore et se sacrifie en épousant un riche débauché dont la fortune permettra aux siens de tenir le rang auquel ils aspirent. Malheureusement, ledit mari meurt rapidement, non sans laisser ses affaires fort embrouillées. Il faut vivre cependant et faire vivre la famille, alors la jeune personne accepte de l'argent d'un monsieur fort épris de ses charmes, et cela sans se préoccuper d'où proviennent les chèques sans cesse renouvelés. Vous devinez que le nouvel amoureux volait pour satisfaire sa belle, ce qu'il finit d'ailleurs par avouer. La jeune femme affolée veut rembourser, mais à ce moment intervient le fiancé d'autrefois, et, finalement, tout s'arrange pour le triomphe — un peu tardif — du plus profond amour.

L'émouvant talent de Norma Talmadge n'est plus à louer. Le découpage du scénario est intelligemment fait et ce film, un peu naïf si l'on ne s'attache qu'au sujet, possède cependant de remarquables qualités d'attrance et d'émotion.

:: Cinémathogaphes HARRY ::

LA FEMME QUI ASSASSINA. — Ne croyez pas à une réplique au roman fameux de M. Claude Farrère. Non, l'histoire un peu longue qui nous est contée par miss Fritzie Manett et par le joyeux William Russel, n'est qu'une sorte de mystification, bien conduite, d'ailleurs, puisqu'elle nous laisse en haleine du début à la fin du film.

Je ne vous raconterai pas comment Jack Taylor, décidé à se suicider, renoncera à sa lugubre résolution, grâce à la rencontre inattendue de Mlle Lily Boucher au moment où celle-ci vient d'assassiner... au fait, a-t-elle assassiné ? non, je ne vous raconterai pas cela, craignant de me perdre dans un dédale de péripéties, toutes, du reste, les plus savoureuses qui soient... Mais vous pouvez être sûrs de passer une heure réellement captivante en allant voir ce film, où William Russel dépense un entrain incroyable, sans cesser d'être la simplicité et la vérité même.

Très bon film, plein de mystère et fort amusant à la fois.

LE PORION (adapté par Georges Champavert d'après la pièce de Marcel Gerbidon). — Bon scénario, peut-être un peu trop mélodramatique, mais qui plaira à la foule en général. Sa réalisation à l'écran est excellente, et pittoresque en outre, puisque la plupart des scènes se déroulent dans une houillère. L'habileté de Georges Champavert a fait merveille en ce qui concerne la mise en scène et l'interprétation est parfaite avec Juliette Malherbe dont le talent s'affirme à chaque production. MM. Bénédic, René Maupré, etc.

LUCIEN DOUBLON.

Un Film Magnifique

LA FOURNAISE

CETTE grande comédie dramatique est une des plus belles productions qu'il nous ait été donné d'admirer depuis longtemps. Dans des sites admirables, dans des décors merveilleux, toute la haute société anglaise est présentée avec un goût parfait. Les vedettes sont d'une très grande beauté et les moindres rôles sont interprétés par des comédiens de tout premier ordre. Le scénario est une étude de mœurs, prise sur le vif, et mille détails charmants viennent agrémenter le cours de l'action.

Résumons brièvement le scénario :

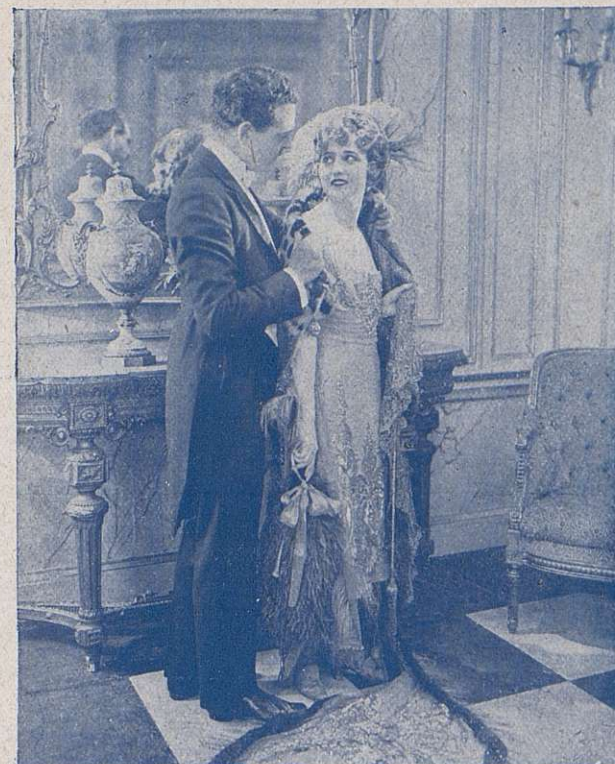
Le jeune baron millionnaire William Barnett vient d'épouser, dans une des églises les plus aristocratiques de Londres, Nelly Compson, hier encore vedette de music-hall. Ce mariage défraie toutes les conversations. Tandis que les uns envient cette comédienne qui a su ensorceler un membre de l'aristocratie, d'autres prétendent qu'elle ne tardera pas à se brûler les ailes à cette « fournaise » qui s'appelle le grand monde.

Dès leur voyage de noces à Monte-Carlo, Nelly est entourée par une foule d'admirateurs. William reproche à sa femme sa légèreté et son inconstance et, après une scène violente, décide qu'ils vivront désormais comme deux étrangers. Un malentendu terrible les a séparés, le lendemain même de leur mariage.

À peine revenue à Londres, Nelly, qui ne peut rester sans affection et qui ne l'a pas trouvée dans son mari, écrit une lettre quelque peu compromettante à un de ses fervents admirateurs de jadis, Robert Wallace, mais ce dernier, ami fidèle et dévoué de Barnett, n'accepte pas les avances de la jeune femme qui, dépitée, s'adresse alors à un Canadien, Ralph Davies, qui lui fait une cour pressante.

William, cependant, a appris que sa femme était allée chez Robert, il a même en sa possession la lettre de Nelly et il prépare un piège. Prétextant que ses propriétés au Canada ont été détruites par un incendie, il annonce son départ et charge son ami Wallace de protéger sa femme. Quand Robert se présente le lendemain au domicile de Nelly, il apprend qu'elle est partie en automobile. Le hasard le renseigne sur les projets de la jeune femme et il est assez heureux pour la rejoindre et l'empêcher de commettre un acte irréparable. Il la reconduit chez elle,

mais, à leur arrivée, ils trouvent William qui se dresse devant eux, comme un fantôme. Nelly s'évanouit. William entre dans une grande colère et reproche à son ami sa trahison ; celui-ci, outragé, ne veut pas s'abaisser à fournir une explication. C'est Nelly qui, revenue à elle et ayant entendu la fin de cette violente altercation, apprendra toute la vérité à son mari. William comprend son erreur, il s'excuse auprès de Robert



Cliché Harry

et décide, ayant gâché sa vie, de partir définitivement au Canada, laissant à sa femme le soin de demander le divorce. Mais Nelly s'est rendue compte que William l'aimait toujours, qu'ils auraient été heureux sans cette « fournaise » qui crée les plus terribles dissensions. Elle rejoindra son mari sur le paquebot et tous deux connaîtront, enfin, loin du grand monde, une vie sans nuages et pleine de félicité.

Tel est, résumé en quelques lignes, ce film tout à fait remarquable, que nos lecteurs verront avec le plus vif plaisir sur les meilleurs écrans de Paris et de province. C'est un triomphe incontestable pour les Cinémathogaphes Harry qui détiennent ainsi, en s'assurant l'exclusivité des meilleurs films, la suprématie du marché français.

Un Mari pour un Dollar

APRÈS *Liliane*, qui vient de remporter auprès du public parisien un succès considérable, grâce à l'intérêt du scénario et surtout de l'incomparable talent de la séduisante danseuse-comédienne, Mae Murray, après l'étrange drame, *L'Ensorcelée*, si bien interprétée par Ethel Clayton, Paramount vient de donner une amusante et spirituelle comédie, *Un mari pour un dollar*, parfaitement mise en scène et interprétée avec un incomparable brio par le sympathique comédien, Wallace Reid, que nos lecteurs connaissent bien, et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler et de louer les mérites.

Fils de Hal Reid, le fameux auteur de mélodrames, Wallace Reid naquit à Saint-Louis, en 1892. Il parut pour la première fois sur la scène à l'âge de 4 ans et il jouait un rôle de petite fille !

Quand la famille Reid vint s'installer à New-York, Wallace avait dix ans. Il fit ses études au collège « Military Academy » de New-Jersey. En 1909, il fut attaché au *New-York Star* comme reporter.

Ayant interprété un rôle dans un vaudeville de son père, *The Girl and the Ranger*, il fut très remarqué et, à la fin de cette saison, il débuta dans l'industrie cinématographique, jouant tous les rôles qui lui furent distribués. Wallace voulut connaître à fond le métier et apprit même à manœuvrer un camera.

En tant qu'artiste de cinéma, on peut dire que Wallace Reid est absolument accompli et n'a pas d'égale.

Il vient, du reste, de le prouver dans cette amusante et vaudevillesque comédie dont voici le résumé :

Deux camarades de lycée, Foxey Peyton et Jack Wright (Wallace Reid) se retrouvent plus tard au même journal, le *Daily News*, l'un comme directeur, l'autre comme rédacteur humoriste. Foxey est né sous une bonne étoile, Jack, garçon peu fortuné mais débrouillard, a besoin de 500 dollars pour tenter un beau coup de Bourse. Naturellement il perd, et il perd aussi sa place par suite de son irrégularité dans le travail et de son manque d'esprit dans ses chroniques.

Un jour une idée géniale germe dans son cerveau : organiser avec le concours du *Daily News* une grande loterie matrimoniale dont il sera l'unique lot. Son projet est favorablement ac-

cueilli par Foxey dont le journal connaît de ce fait un succès sans précédent.

Les souscriptions affluent au point que dix employés supplémentaires doivent être embauchés pour dépouiller le courrier, compter les dollars et enfermer chaque numéro dans un tube.

Sur ces entrefaites, Jack Wright fait la connaissance de Helen, la cousine de Foxey, dont il devient follement amoureux. Du coup, il veut faire arrêter la loterie, mais il n'y a rien à faire car le sort du journal en dépend. Helen tout en aimant Jack, ne cache pas son mépris à l'homme qu'on peut gagner pour un dollar.

Le jour du tirage, une foule anxieuse se presse devant les bureaux du *Daily News*. Jack ayant

été reconnu est littéralement arraché par des milliers de mains frémissantes dont chacune réclame sa part... Le numéro gagnant est détenu par Lizzie, une parente pauvre d'un laideur aussi remarquable que sa maigre. Jack a beau supplier, elle ne veut pas renoncer à lui.

Depuis 20 ans, elle rêve d'un mari jeune et beau comme celui qu'elle vient de gagner !

On découvre heureusement que son billet a été dérobé par elle à Nora, la femme de chambre de la mère de Foxey. Et tout s'arrange pour le mieux, car le maître d'hôtel, qui est fiancé à Nora, accepte de partager avec Jack les 300.000 dollars produits par la Loterie.

Jack, enfin délivré de son horrible cauchemar, pourra donc épouser Helen, et ce sera justice, attendu que la charmante jeune fille était toute désolée de n'avoir pu gagner, malgré les 50.000 billets qu'elle avait pris....

Quant à Lizzie, elle aura désormais tous ses loisirs pour continuer à donner des leçons de culture physique à la mère de Foxey, imposante nature de 125 kilos qui voudrait bien revenir à 60.

Disons pour terminer qu'il est peu de personnes qui aiment autant les chiens que Wallace Reid. Il en a de merveilleux qui, à l'égal de ses automobiles et de son saxophone, occupent une place importante dans sa vie. Dans un de ses derniers films, Wallace Reid a fait exception à la règle habituelle de ne jamais laisser un chien entrer au studio ; et nous avons vu son favori paraître à côté de lui sur l'écran. Ce superbe chien de chasse aime son maître et lui obéit au doigt et à l'œil. W. B.



Fig. 1. — L'artiste Léon Mathot et le dessinateur Barrère

DANS LE CHAMP DE L'OPÉRATEUR

Comment est faite une affiche de cinéma

Après l'âge des cavernes, illustré par Cormon, l'âge de pierre, et l'âge d'airain, l'époque actuelle ne pourrait-elle être surnommée : l'âge de l'affiche et du Cinéma ?

L'importance accordée à la lithographie murale croît de jour en jour ; c'est que le progrès a créé des conditions d'existence différentes ; avec les siècles, la vie publique s'est modifiée dans son organisme comme dans ses dehors ; c'en est fait des tapisseries tendues bordant la chaussée, sur le parcours des rois. C'en est fait des enseignes patiemment enluminées ou taillées dans le chêne, dans la pierre, comme au bon vieux temps des *Trois Mousquetaires*. Tout comme la société, la rue s'est transformée ; elle ne connaît plus ce faste de la pompe royale, ni les lentes entreprises des vieux imagiers ; au pittoresque des venelles étroites a succédé le pittoresque moderne des voies larges et bigarrées, un pittoresque qui possède aussi sa beauté, et dont l'affiche fournit l'élément essentiel.

Sachons gré à l'affiche de posséder la saine franchise de l'art populaire, dont elle est la plus haute expression.

Le but et la destination de l'affiche est d'être

vue et lue à distance ; et l'exposition en plein air commande impérieusement des couleurs assez éclatantes pour vibrer sous la lumière crue du jour : les bleus, les rouges, les jaunes, c'est à qui chantera le plus fort et accrochera mieux le regard.

Le passant, amusé, se retourne, reconnaît, parmi ces couleurs papillotantes, ses vedettes

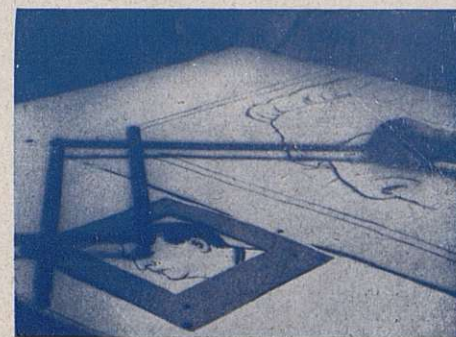


Fig. 2. — Agrandissement du croquis au moyen du pantographe.

favorites : voici Geneviève Félix, dans *Miss Rovel* ; June Caprice, dans *Cœurs de Vingt ans* ; le délicieux l'Afrique et son partenaire Beau-



Fig. 3. — La mise sur plaque du dessin à sa grandeur définitive.

tron ; l'inénarrable Harold Lloyd dans *Lui sur des roulettes*, etc...

A l'occasion, s'il s'agit d'éveiller l'émotion, l'affiche se pare de gravité et de noblesse, sous le crayon d'un Rapeno ; elle sait aussi être pimpante, légère, et la grâce, don essentiel de la race, se retrouve dans les affiches de Vila, comme l'esprit mordant et incisif dans celles de Barrère.

Peut-on citer Tamagno, Fournier, Lauro, Freida, Mahut... sans évoquer Faria qui, jadis, fit école, avec ses innombrables affiches pour le chanteur Paulus, l'illustration de milliers de chansons, et, plus tard, avec un art naïf et populaire qui rappelait l'imagerie d'Épinal, fit au cinéma une formidable réclame.

« A bon vin, pas d'enseigne ». Entendu, mais le public du cinéma est un grand enfant : il lui faut des images pour lui donner un avant-goût de ce qu'il va voir. Un titre ronflant, une affiche prometteuse... la vue d'une jolie protagoniste aux cheveux d'or, suspendue par les mains à une frêle branche, au-dessus d'un précipice... il n'en faut pas plus pour engager le public à entrer. Peut-être l'artiste tombera-t-elle, qui sait ? A moins que le héros inévitable ne vienne la sauver au moment critique, afin de l'épouser au dernier tableau. Il en a la chair de poule, ce bon public, car il aime les émotions fortes... au cinéma ! s'entend.

Il se peut aussi que le spectacle ne réponde pas du tout à l'affiche, mais le public ne se décourage pas ; il reviendra quand même la semaine suivante, attiré par une affiche non moins affriolante.

Hélas ! si l'affiche de cinéma a fait éclore d'innombrables artistes, il ne s'ensuit pas que toute affiche ait le privilège d'embellir et d'orner la paroi qui la reçoit. Mais passons...

Dans le but d'initier les *Amis du Cinéma* à la fabrication d'une affiche, je me suis rendu chez mon ami Barrère, le caricaturiste bien connu, afin de me documenter.

« Quand j'entrai dans son atelier, il était en train d'achever le croquis d'une de nos plus belles étoiles cinématographiques, plus suggestive que jamais (oh ! Mademoiselle, quelle profondeur dans ce regard noir !) Barrère me dit : « Cher ami, si vous voulez savoir dans tous ses détails comment se fait une affiche de cinéma, patientez un peu ; j'attends *L'Empereur des Pauvres*, dans quelques instants, vous serez satisfait. »

Quelques minutes plus tard, nous entendîmes chanter à tue-tête :

*Arrêtons-nous ici. L'aspect de ces montagnes
D'ivresse et de plaisir, fait tressaillir mon cœur*

Par je ne sais quelle association d'idées, je levai les yeux sur l'artiste en pose et hasardai mes regards par un décolleté indiscret, sur une certaine « vallée heureuse » qui eût fait rêver Griffith.

Je me penchai sur la rampe de l'escalier, pour voir qui était le fameux baryton et je vis Monte-Cristo... pardon ! monter Mathot.

Comme il gravissait les derniers échelons (pas ceux de la Renommée ; ceux-là, il les a franchis depuis longtemps) il tonitrua, en contrefaisant la voix de Chopard, dans *Le Courrier de Lyon* : « C'est ma tête que vous voulez ?... Eh bien, la voilà, ma tête !!! »

Et, sans autres préparatifs, Barrère, debout, esquissa, en quelques coups de crayon, la silhouette du sympathique et talentueux artiste (fig. 1).

Je dis, en désignant le croquis : « Et maintenant, qu'allez-vous en faire ? » Et Barrère me répondit, avec son sourire doucement sarcastique : « Suivez-moi, et... vous allez voir ce que vous allez voir. »

J'obéis et, je dois avouer avec franchise que je n'ai pas perdu mon temps... ni mon argent, puisqu'il s'agissait d'un cours... « à l'œil ».

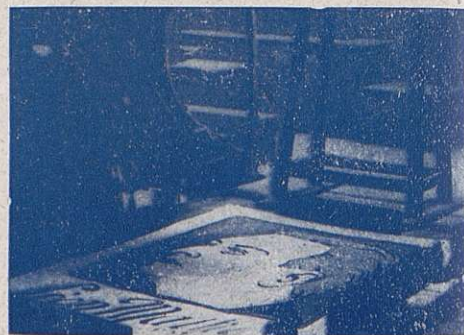


Fig. 4. — L'affiche de Léon Mathot impressionnée avec ses couleurs.

Après avoir agrandi le croquis au pantographe (fig. 2), Barrère me conduisit à l'atelier où s'effectue la mise sur plaque d'aluminium du dessin à sa grandeur définitive. Il exécuta ce travail lui-même, au pinceau et à l'encre grasse (fig. 3).

Une préparation chimique liquide est passée sur toute la surface de la plaque, dans le but de déterminer la formation d'un sel, grâce auquel la plaque ne sera impressionnable à l'encrage des rouleaux de couleur que dans les parties dessinées.

C'est alors que l'impression proprement dite ou tirage va commencer. La plaque de métal est calée dans la rotative, soigneusement appliquée et immobilisée par des écrous sur le cylindre de la machine, afin que ladite plaque ne puisse bouger, ni d'un côté, ni de l'autre.

La machine est mise en marche, après que le réservoir à encre a été rempli d'une certaine quantité de couleur, laquelle est transmise de rouleaux en rouleaux, jusqu'à la plaque.

L'ouvrier margeur, qui a posé à côté de lui une pile de feuilles de papier, passe chacune de ces feuilles une à une dans la machine. Chaque feuille est happée par des pinces de métal et vient s'appliquer automatiquement et rotativement contre le dessin ; elle se pose ensuite d'elle-même sous la machine, et, lorsqu'une pile s'est ainsi formée, chaque feuille repasse de nouveau dans la machine, pour l'impression de la deuxième couleur... et ainsi de suite (la feuille d'affiche passera dans la machine autant de fois qu'il y aura de couleurs) (fig. 4).

On dit que la première impression est toujours la bonne. Ce n'est pas vrai pour l'affiche, qui comporte généralement trois couleurs (les trois couleurs fondamentales : jaune, rouge, bleu) ; de plus, par superposition de deux ou plusieurs couleurs, des tons très variés peuvent être obtenus, selon le goût de l'artiste.

Indépendamment des tons variés, les couleurs ordinaires s'obtiennent ainsi : le vert, par superposition du jaune et du bleu ; le violet par superposition du bleu et du rouge ; l'orangé, par superposition du jaune et du rouge.

A chaque couleur nouvelle, les rouleaux sont soigneusement lavés à l'essence ; il en est de même pour les réservoirs à encre appelés « encrriers ».

Je n'entrerai pas dans le détail et la description de la machine rotative ; cela nous entraînerait trop loin et fatiguerait le lecteur...

C'est au pied du mur que l'on voit le maçon...

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

- Peggy Hyland a épousé Fred Granville.
- Sessue Hayakawa occupe ses loisirs à traduire les œuvres de Shakespeare. *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *Roi Lear*, *Marchand de Venise*, *Lady Macbeth*, *Le songe d'une nuit d'été* sont complètement terminés.
- Marguerite de la Motte fait partie des « Frothingham productions » pour qui elle achève *Daughter of Brahma*.
- Aux États-Unis, la rumeur de la prochaine venue d'un troisième membre au ménage Pickford-Fairbanks persiste.
- Thomas H. Ince entreprend *Jim* avec Florence Vidor pour interprète.

mais c'est au haut du mur que l'on voit l'affiche. Si la modestie de l'artiste lui interdit d'aller lui-même contempler son œuvre, il peut y envoyer



Fig. 5. — L'affiche collée au mur.

des amis compétents... et je m'empresse de dire que, devant l'affiche de Mathot, la critique fut désarmée (fig. 5).

Mais l'ami Barrère, sournoisement, m'avait réservé une petite surprise : un appareil cinématographique, malicieusement dissimulé, avait enregistré la démonstration que j'ai eu le plaisir de faire à mes amis lecteurs, dans le but d'établir un film pour grossir l'intéressante collection de M. Goyer, l'intelligent directeur de *Pathé-Review* ; celui-ci, en effet, ne perd jamais l'occasion d'agréments son magazine animé de vues aussi amusantes qu'instructives.

Barrère s'excusa, en me reconduisant, avec un sourire dont l'ironie s'accroissait : « Que voulez-vous, mon cher Rollini, ici, le sol n'est pas sûr. Nous vivons à une époque où le cinéma, aussi redoutable que le fameux *Œil de Moscou*, s'embusque dans tous les coins et ne respecte aucun incognito. »

Et voilà comment, Amis du Cinéma, j'ai eu l'occasion, grâce à la complaisance de l'ami Barrère, de vous démontrer, *grosso modo* et sans trop m'étendre sur les détails, comment se fait une affiche de cinéma.

Z. ROLLINI.

— Nazimova, maintenant libre de tout contrat avec Métro, pense filmer *Maison de poupée* ou *Salomé*, sous la direction de son mari Charles Bryant. Ces films seront édités par les Big Four.

— First National a fait l'acquisition de *La Sultane de l'amour*, *Mathias Sandorf* serait acheté également par une autre compagnie américaine. Il en est de même pour *l'Ordonnance*.

— Le divorce de Gloria Swanson, mariée à Herbert Sornborn en 1919, va être prononcé.

— Envoyé spécialement par Métro, Richard Rowland présentera sous peu, à Paris, *Les Quatre cavaliers de l'Apocalypse*, d'Ibanez.

— Joe Moore, frère de Matt, Tom et Owen Moore, les trois stars bien connus, interprétera *Mountains hearts*.

S. C.



Le Paradis des Américains.

GEORGES Goyer, Directeur du « Pathé Revue », tourne en ce moment pour le compte de « Pathé-Consortium » un film de propagande que notre président du Conseil, M. Aristide Briand, a l'intention d'emporter aux Etats-Unis, lorsqu'il se rendra à la conférence de Washington.

Ce film est destiné à lutter contre les menées plus ou moins occultes des Allemands qui cherchent à dissuader les Américains, venant en Europe, de séjourner en France. On sait qu'une campagne sournoise a été organisée aux Etats-Unis par nos adversaires, pour démontrer que nos hôteliers exagéraient leurs prix et qu'ils exploitaient les Américains.

Le film de « Pathé-Consortium » s'efforcera de mettre les choses au point et de démontrer au contraire que Paris est le Paradis des Américains, qu'ils y sont choyés et qu'ils ne payent pas plus cher que partout ailleurs.

Voilà de l'intelligente propagande. Espérons que nos « associés » de la grande guerre, si amateurs de cinéma, s'inclineront en voyant projeter sur leurs écrans, ce film qui fait justice d'un mensonge et qu'ils voudront comme par le passé, venir visiter ce Paradis qu'on leur montrera sous des aspects si séduisants.

Paramount à Lyon.

LA Société anonyme française des Films Paramount a l'honneur d'aviser MM. les Directeurs de Lyon et de la région lyonnaise qu'elle commencera la série de ses présentations spéciales le jeudi 3 novembre, à 10 heures du matin, au « Tivoli-Cinéma », 23, rue Childebert, à Lyon. Elle les prie de considérer le présent avis comme une invitation.

Au programme : *Le Loup de Dentelle*, drame, interprété par Maë Murray.

Le Sang des Finois.

NOUS recevons les meilleures nouvelles de Saint-Laurent-du-Var où l'on tourne en ce moment *Le Sang des Finois*, d'après le roman d'André Theuriot. Gina Relly, que l'on verra prochainement dans *l'Empereur des Pauvres*, va faire dans ce nouveau film une très intéressante création. A ses côtés nous retrouverons Gilbert Dalleu qui connut le grand succès dans *Monte-Cristo*.

Parti pris.

LE hasard nous fait rencontrer dans la rue, l'un de nos meilleurs artistes de l'heure présente, un sculpteur qui suit les traces de Rodin, de Bourdelle et qui s'est fait un nom. Ce nom, nous le taïrons, ne voulant pas être désagréable envers un homme qui est un sincère. La conversation vint à rouler sur le cinéma. Notre sculpteur leva les bras au ciel et s'écria :

— Quelle abomination ! Je n'y vais jamais. Nous nous permîmes de lui objecter qu'il ne pouvait formuler un jugement sur l'art muet, puisqu'il fuyait les salles de projection. Il nous

répliqua qu'il avait jadis été dans un cinéma, mais que l'expérience lui paraissait suffisante.

Nous lui fîmes promettre de nous accompagner un jour, lorsque le spectacle en vaudrait la peine. Il consentit en rechignant. Voilà un homme que nous sommes sûrs de convaincre, bien qu'il soit de parti pris. Si nous racontons cela, c'est pour montrer à nos lecteurs qu'ils ne doivent pas se désintéresser de la propagande et qu'ils peuvent rallier beaucoup de gens au cinéma, s'ils s'en donnent la peine.

L'art muet ne peut qu'accroître le nombre de ses admirateurs, encore faut-il faire un effort pour décider les indifférents à franchir le seuil des cinémas.

Propagande Anglaise.

LA société anglaise « The moving picture exhibition of british Industries » dont nous avons entretenu nos lecteurs à diverses reprises, continue ses efforts en vue de développer le commerce extérieur de la Grande-Bretagne, par la présentation de films industriels, en Amérique latine, en Orient, en Afrique, etc. Les résultats obtenus par cette Société sont tels, qu'elle songe à étendre encore le rayon de son action.

Pendant ce temps, que faisons-nous en France ? Rien ou presque rien. Voilà près d'un an que notre ministère des Affaires étrangères, avec une bonne volonté qu'on ne saurait trop louer, s'efforce vainement de grouper des industries, capables de faire les frais d'un ou de plusieurs films, consacrés à une fabrication. Or, le ministère des Affaires étrangères, il faut bien en convenir, ne parvient pas à triompher de la mentalité de nos industriels, qui ne se soucient guère d'être dans la même affaire, avec leurs concurrents. Voilà le hic. En Angleterre, un seul film sert à vanter les mérites de 50 concurrents. En France, il faudrait 50 films, consacrés à 50 maisons différentes !

Notre ami Maurice Chailiot, directeur de *Natura-Film*, a cependant découvert une solution. On nous excusera de ne pas encore la rendre publique. Un peu de mystère est nécessaire, pour que le projet puisse aboutir. Que tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque, au film de propagande (tourisme, commerce, industrie, etc.) s'adressent à nous, ils seront mis en rapport avec notre collaborateur qui nous en sommes sûrs, saura faire triompher la propagande française.

Boîte aux lettres :

L'EXCELLENT artiste Charles Reschal, qui composa dans *Don Carlos*, une très heureuse silhouette du ministre Buffet, nous adresse la lettre suivante :

« Je lis dans votre bon *Cinémagazine* du 21 octobre que l'on avait parlé de moi pour jouer un rôle dans *Vérité*, que l'excellent Roussel va prochainement mettre en scène, avec mon exquise camarade Emmy Lynn comme principale interprète. On avait, en effet, pensé à moi, mais le rôle a été donné de préférence, et je le comprends, à mon vieil ami M. Renaud de l'Opéra dont ce sera le début à l'écran, et qui, j'en suis certain, obtiendra un grand succès. Tout est donc pour le mieux, car je n'aurais pas pu m'engager pour ce film, jouant en ce moment *La Passante* au Théâtre de Paris. J'ai, du reste, pour cela, été dans l'obligation de décliner toutes propositions de ciné. Après *La Passante*, je serai très heureux de travailler de nouveau pour l'écran.

« Croyez, mes chers amis, à ma vieille et sincère affection.

« CHARLES RESCHAL. »

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

Mouche. — 1° Vous ne m'avez certainement pas vu ; 2° *La Petite Vivandière* est une production de Paramount qui parut aux Etats-Unis en 1918 sous le titre de *Johanna Enlists* et fut éditée en France par Gaumont en mars dernier ; la prise de vues était de Charles Rosher et l'interprétation comprenait les noms de : Mary Pickford (*Johanna Rensaller*), John Stepping (*Major Wappington*), Wesley Barry (*le frère de Johanna*), Anne Scheffer (*sa mère*), Fred Huntley (*son père*), Wallace Bury (*le colonel*), Douglas Mac Lean (*capitaine Van Rensaller*), Monte Blue (*le soldat Vibard*) et Emory Johnson (*lieutenant Leroy*) ; 3° Mary Pickford s'appela, de son nom de jeune fille, Gladys Smith ; elle est née à Toronto (Canada), le 8 avril 1893 ; a divorcé d'Owen Moore et s'est remariée avec Douglas Fairbanks. Cette artiste mesure 1 m. 53 et pèse 46 kilos... sauf variations!! Mlle Mouche est satisfaite?

Elaine Bigey, Thionville. — 1° Ecrivez à Mme Emmy Lynn, 53, rue Cardinet, à Paris Aubert, 124, avenue de la République, et vous aurez satisfaction. Il n'y a pas de raison pour que cette ville soit privée de *L'Atlantide* ; 2° (17°).

Ted. — Mlle Simone Helle tourne actuellement dans un film dont le titre n'est pas encore fixé.

Rex-Ciné. — Je puis vous assurer que *L'Atlantide* passera dans le meilleur cinéma de chaque ville de France et de Belgique.

Nadiavoska, Haren. — Faites vos offres de service directement aux producteurs de films.

Bonnet, Bourg. — 1° Votre scénario a été éliminé parce qu'il ne répondait pas aux exigences de notre jury ; 2° difficile à réaliser, hélas ! ; 3° adressez-vous aux firmes dont j'ai donné les adresses dans le « Courrier » du n° 35.

Maurice. — 1° Le numéro 39 vous a bien été expédié ; 2° *La Roue* sera peut-être éditée par Pathé-Consortium ; ce film, composé et réalisé par Abel Gance, a pour principaux interprètes : Séverin-Mars, Ivy Close, Pierre Magnier, Gabriel de Gravone et Georges Térof ; 3° Armand Bernard, Studio Pathé, 43, rue du Bois, à Vincennes.

Dilette. — Moi, normand?! Non, Mademoiselle, je suis pur (?). Montmartrois et je m'en fais gloire et honneur!! — 1° La vie privée des artistes ne nous appartient pas ; 2° merci beaucoup d'avoir changé de papier à lettre ; 3° toutes mes félicitations, Mademoiselle Dilette, pour votre petit dessin qui est d'un effet charmant.

Le Prince Charmant. — 1° Il serait vraiment regrettable que l'on ne réédite pas quelques films de Suzanne Grandais, car c'est avec un véritable plaisir que je reverrais les délicieuses comédies qu'elle tourna chez Gaumont, sous la direction de MM. Louis Feuillade et Léonce Perret, les quelques films qu'elle interpréta pour « Eclipse », notamment *Le Tournant*, *Oh! ce bûcher*, *Suzanne professeur de flûte*, *Le tablier blanc*, *Midinettes*, etc., etc., malgré que la technique ait bien vieilli ; *Phocée-Location* annonce la réédition de *Mea Culpa* ; 2° Olinda Mano, Studios Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris (XIX°).

GINETTE et Gaby. — Olive Thomas s'appela en réalité Olivetta Helen Duffy et était née aux Etats-Unis, à Charleroi, près de Pittsburg (Pennsylvanie), le 20 octobre 1898. Lorsqu'elle vint à Paris, ce fut à l'Hôtel Ritz, place Vendôme, qu'elle descendit. Son décès remonte au 11 septembre de l'année dernière.

Loulou. — 1° *Mathias Sandorf* a été réalisé par Henri Fescourt dans différentes villas de Beaulieu, Menton et Nice ; les scènes maritimes ont été tournées à Marseille ; 2° oui ; 3° voir réponse à *Nadiavoska*.

A. A. C., 557. — 1° Ce Monsieur ne fait plus partie de la maison Pathé depuis environ deux mois et n'a jamais été metteur en scène ; 2° il appartenait au service de la location ; 3° je ne puis vous dire ce qu'il fait actuellement.

Sazih heart. — L'insigne vous avait bien été expédié ; nous vous en renvoyons donc un second par ce même courrier.

Peggy. — Eric Barclay, 34, rue Marbeuf, à Paris.

Coullet, Lyon. — *Fromont jeune et Risler aîné* a été édité par Pathé tout dernièrement ; ce film avait pour interprètes : Marcelle Parisys (*Sidonie Chébe*), Léa Piron (*Mme Fromont*), Jean Angelo (*Franz Risler*), Andrée Pascal (*Claire Fromont*), Henri Krauss (*Risler aîné*), Catherine Fontenay (*Miss Dobson*), Dauvillers (*Fromont*), Philippe Garnier (*Delobelle*), Es-cande (*Fromont jeune*), Schutz (*Le Gardinois*), Joffre (*Stigsmund Planus*), Fleury (*Désirée Delobelle*), Bérangère (*Mme Delobelle*) et César (*Chébe*).

Tsar. — Nous serons très heureux de vous compter parmi les membres de l'A. A. C. ; voir page 4 les conditions à remplir.

Stadnarg. — 1° Liabel, Films André Legend, 56, rue des Petites-Ecuries, Paris ; 2° merci de l'information que vous nous communiquez.

Patris. — C'est très variable ; mille francs par mois environ.

Un curieux. — 1° La séparation Charlie Chaplin-Mildred Harris eut lieu dans les premiers jours de mars 1920 ; 2° Pearl White est née à Springfield (Missouri) en 1889 ; taille : 1 m. 57 ; poids : 55 kilos ; 3° Creighton Hale est né en Irlande, à Cork, en 1892 ; adresse : 18, Windsor Road, Great Neck (N.-Y.), U. S. A.

Fred Gent. — Demandez tout cela au directeur de l'établissement que vous avez l'habitude de fréquenter.

Paul G., Pertuis. — La question est à l'étude ; dès que nous en aurons la solution, nous vous le ferons savoir.

Christiane. — Jacqueline Arly que vous venez de voir dans *Le Sept de trèfle* est bien l'héroïne de *Tue-la-Mort* et *l'Impéria*.

Jack. — 1° 15 jours à 3 semaines environ ; 2° le prix de votre *Almanach du cinéma* sera de 5 francs (broché) et de 10 francs (relié) ; 3° Jean Dax, 36, rue de Penthievre, Paris ; 3° Fernand Herrmann, Studios Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris (19°).

Rève fou. — 1° Abel Gance, 8, rue de Richelieu, Paris ; 2° *La Spirale de la Mort* est une production italienne interprétée par Cécile Tryan ; 3° non.

Andrée Lemaire. — M. Lagrenée, 7, rue Gustave-Flaubert, Paris ; c'est cet artiste qui incarnait le rôle de Raoul dans *Zon*.

L'as des as. — 1° Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain ; 2° non.

Charley, Calais. — 1° Je ne connais pas ce film ; 2° voir réponse à *Fred Gent* ; 3° Juliette Malherbe, 150, boulevard Montparnasse, Paris.

Deux cœurs, un seul amour. — 1° Sandra Milowanoff, Studios Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris ; 2° cela dépendra de la nature de votre lettre.

R. D. R. — Ceci est dû à la mauvaise qualité du document photographique que vous nous aviez soumis.

Cinéaste. — Evidemment, il n'y a pas 36 films comme *L'Atlantide* et la réclame faite sur cette œuvre n'est nullement exagérée, car c'est un grand film.

Francis Vernol. — Adressez-vous de notre part aux Etablissements Debré, 111, rue Saint-Maur, Paris (11°).

Kotik. — 1° Oui, adressez votre lettre pour Sandra Milowanoff chez Gaumont; 2° nous pouvons vous procurer deux belles photos de Pearl White pour la somme de 3 fr. 50 franco.

Genette X... — 1° André Nox s'appelle en réalité André Nonnez; 2° Bert Lytell est né à New-York; Suzanne Grandais à Montmartre, en 1893; Romuald Joubé à Saint-Gaudens (Hte-Garonne).

Nell-lit. — 1° Je ne puis vous fixer sur ce point; d'ailleurs, si vous saviez comme ces questions d'intérêt me laissent froid...; 2° merci pour votre témoignage de sympathie.

Manouche. — Comment voulez-vous que je sache l'âge de ces deux artistes qui sont très discrets sur leur intimité? Donnez-leur donc l'âge qu'ils paraissent!

Duchesse de Chevreuse. — Tout de même, ce que j'en ai des chics correspondantes! — 1° Kathleen O'Connor et Jack Perrin étaient les protagonistes du *Faune de la Sierra*; 2° Wallace Reid, Lasky Studio, 6284 Selma Avenue, Hollywood (Cal.), U. S. A.; cet artiste est né aux Etats-Unis en 1892 à Saint-Louis, dans l'Etat de Montana; poids: 77 kilos; taille: 1 m. 85; cheveux châtain clair et yeux bleu foncé; il est marié à Daveny Davenport et a un fils de 5 ans dont le prénom est Billy; 3° le petit nom d'amitié W. Reid est Wally; 4° voir réponse à Un curieux.

Canada n° 571. — La Femme X... n'a jamais été un ciné-roman; ce film est tiré de la célèbre pièce d'Alexandre Bisson.

M. J. R., Uskub. — Voir réponse à Jolande d'Alger.

Little Dolly. — 1° Oui; 2° je ne m'en souviens pas.

Robert Love. — Ce concours n'a plus son utilité puisque j'ai déclaré maintes et maintes fois que j'appartenais au sexe masculin; mille regrets.

Roger Mami. — 1° M. Mosjoukine est d'origine russe; c'est cet artiste que vous avez vu dans *L'Enfant du Carnaval* avec Mme Lissenko pour partenaire; 2° Charlie Chaplin est retourné aux Etats-Unis.

Suzanne R., Sancois. — Voir réponse à Rêve fou.

Mireille Provence. — Mais non, Mademoiselle, vous ne m'importez pas; au contraire.

Van Dumont. — *L'Homme du Large*, composé et réalisé par Marcel L'Herbier, était interprété par: Jaque-Catelain (Michel), Roger Karl (Nolff), Marcelle Pradot (Djenna), Suzanne Doris (Lia), Claire Prélia (la mère de Djenna) et Charles Boyer (Guenne-la-Taupe).

zanne Doris (Lia), Claire Prélia (la mère de Djenna) et Charles Boyer (Guenne-la-Taupe). Vous pouvez écrire à tous ces artistes aux Studios Gaumont, 53, rue de la Villette, à Paris (19°); 2° Jacqueline Arly, Société des Ciné-Romans, 23, rue de la Buffa, à Nice; 3° Henry Krauss, 12, rue Pierre-Curie, Paris.

Jane M., Paris. — Nous n'avons pas la photo de Jack Dempsey; mille regrets.

Ami du Ciné n° 182. — Voir réponse à Paul G., Pertuis.

Chichinette. — 1° Crane Wilbur est marié et père de famille; 2° Henry B. Walthall, 25, Arcadia Terrace, Santa Monica, Los Angeles (Cal.), U. S. A.; 3° Warner Oland, 257, West, 86 th. Street, New-York-City (U. S. A.); 4° Kathleen O'Connor, 1723 Garfield Place, Hollywood (Cal.), U. S. A.

Nounette. — Oui, le véritable nom de Moreno est bien Antonio Garrido Monteagudo Moreno; en effet, cela doit prendre assez de place sur une carte de visite!

Pour lui. — 1° Robert Mac Kim est né à San Jacinto (Californie) en 1887; adresse: 708 Crescent Drive, Beverley-Hills (Cal.) U.S.A.; vous avez pu voir tout dernièrement cet artiste dans *Le Signe de Zorro* (rôle du capitaine Ramon); 2° William Faversham, 116, West, 39 th. Street, New-York-City (U. S. A.); 3° Ruth Clifford, c/o Porto Rico Photo-Plays, Box 450, San Juan, Ile de Porto-Rico; 4° May Collins, 119, Forley Street, Elmhurst, Long-Island (N.-Y.) U. S. A.

Richard. — 1° Je ne connais pas du tout ce film; ne confondez-vous pas avec *Les Frères du Silence*? 2° Suzy l'Américaine, l'Ermitage, le Gant rouge, l'As de Carreau et les Mystères de la Jungle sont quelques « sérials » où vous avez pu voir Mary Walcamp.

D. N., 16, Alger. — Mme Jeanne Desclos, 8, square du Champ-de-Mars, Paris.

Birbette. — 1° Alma Rubens, care of Pioneer Film Co., 729 Seventh Avenue, New-York-City (U. S. A.); 2° Shirley Mason, 1770 Grand Concourse, New-York-City (U. S. A.).

IRIS

TRÈS IMPORTANT CONSORTIUM FRANÇAIS

production-exploitation internationale cherche derniers 400.000 fr. à souscrire sur PLUSIEURS MILLIONS - contrats et références 1^{er} ordre.

Écrire CINÉ-CONSORTIUM à CINÉMAGAZINE

La Maison qui n'est pas... comme ailleurs !

C'EST...

L'UNIVERSITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE

4 et 6, Rue Coustou, PARIS (Place Blanche) - Tél. : MARCADET 25-04

Là, dans un studio charmeur, dans des décors d'enchantement, sous des lumières tamisées : ON TRAVAILLE !

On y apprend TOUT ce qu'il faut vraiment savoir, comprendre et traduire pour devenir une...

“ Vedette de l'Écran ”

Tous les jours (sauf le Samedi et le Dimanche), de 9 heures à 12 heures et de 4 à 7 heures.

Programme et tarif franco. — Cours d'ensemble et leçons particulières.

Cours spécial populaire le soir, les Mardis et Jeudis, de 20 h. 30 à 22 heures.

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène : MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran

Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique

Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent

Si vous désirez vous éviter des désillusions : :

Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

TOUT ; Mariages, Baptêmes, etc.

NOUS filmons TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.

Nos opérateurs vont PARTOUT.

CINÉMA A VENDRE, région de l'Est. 1.500 places, petit loyer, bail 20 ans renouvelable. On peut faire aussi théâtre et music-hall. Bar dans la salle. Très bonne affaire. On traiterait avec 100.000 francs comptant. S'adresser au bureau du journal.

VIENT DE PARAÎTRE

ALMANACH DU JOURNAL AMUSANT

1922



Sommaire :

Textes de
ALFRED CAPUS, de l'Académie Française, MAURICE DONNAY,
de l'Académie Française, COLETTE, MAX et ALEX FISCHER,
POL AND DORVILLE, HENRI DUVENY, FREDERIC BOITET,
SACHA GUTRY, PIERRE MILLE, CHARLES-HENRY HIRSCH,
RENE DUBREUIL, GABRIEL TIMMORY, J. DE LACROUSILLE,
LE C. CLUK, L. SONOLET, GEORGES D'ESPÈRES, PIERRE LOUIS,
LOUIS-LEON MARTIN, CHARLES FOLEY, GASTON DERY,
CLAUDE FARRÈRE, JACQUES CONSTANT, PAUL MAX,
PAUL FANÈSE, A. MARTEL, etc.

Devises de
FORAIN, LEANDRE, MIRANDE, HÉMAR, PRÉJELAN,
GERBAULT, BARRÉ, JARACH, LÉONNET, HÉARD, LUC,
SAC, MAURICE PÉPIN, DIARM, TOSCHET, SPURIN, etc.
RENSEIGNEMENTS PRATIQUES - TAXES POSTALES, etc.

2 fr.

Avoir du SUCCÈS, DOMINER, RÉUSSIR

Rêves réalisés grâce au Sachet de NIARKA, parfumé, astral, magnétique, très personnel. FORCE, BONHEUR et RÉUSSITE en Tout. Not. exp.c. 0 fr. 60, M^{me} G. NIARKA, 131, Av. de Paris, S-Mandé (S.)

ÉCOLE Professionnelle d'Opérateurs

66, Rue de Bondy - Nord 67-52

PROJECTION ET PRISE DE VUES

COURS GRATUITS ROCHE O I O

85^e année. Subvention min. Instr. Pub. Cinéma, Tragédie, Comédie, Chant, 10, rue Jacquemont (N.-S. : La Fourche).

Pour relier "CINÉMAGAZINE"

Nous avons mis en fabrication d'élégants emboîtages (pleine toile rouge, impression bleue) destinés à relier les volumes trimestriels de Cinémagazine.

Nos lecteurs sont invités à nous passer de suite leurs commandes pour les 2 premiers trimestres 1921. Les commandes seront servies dans l'ordre de leur réception.

Prix de chaque emboîtement, y compris les titres et les tables : 2 fr. 50.

Imp. LANG, BLANCHONG et C^{ie}, 7, rue Rochechouart - Paris

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

N° 42. — 4 Novembre 1921.

L'ORPHELINE

est passée dans tous
les grands cinémas

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



Mae MURRAY

PHOTO PARAMOUNT